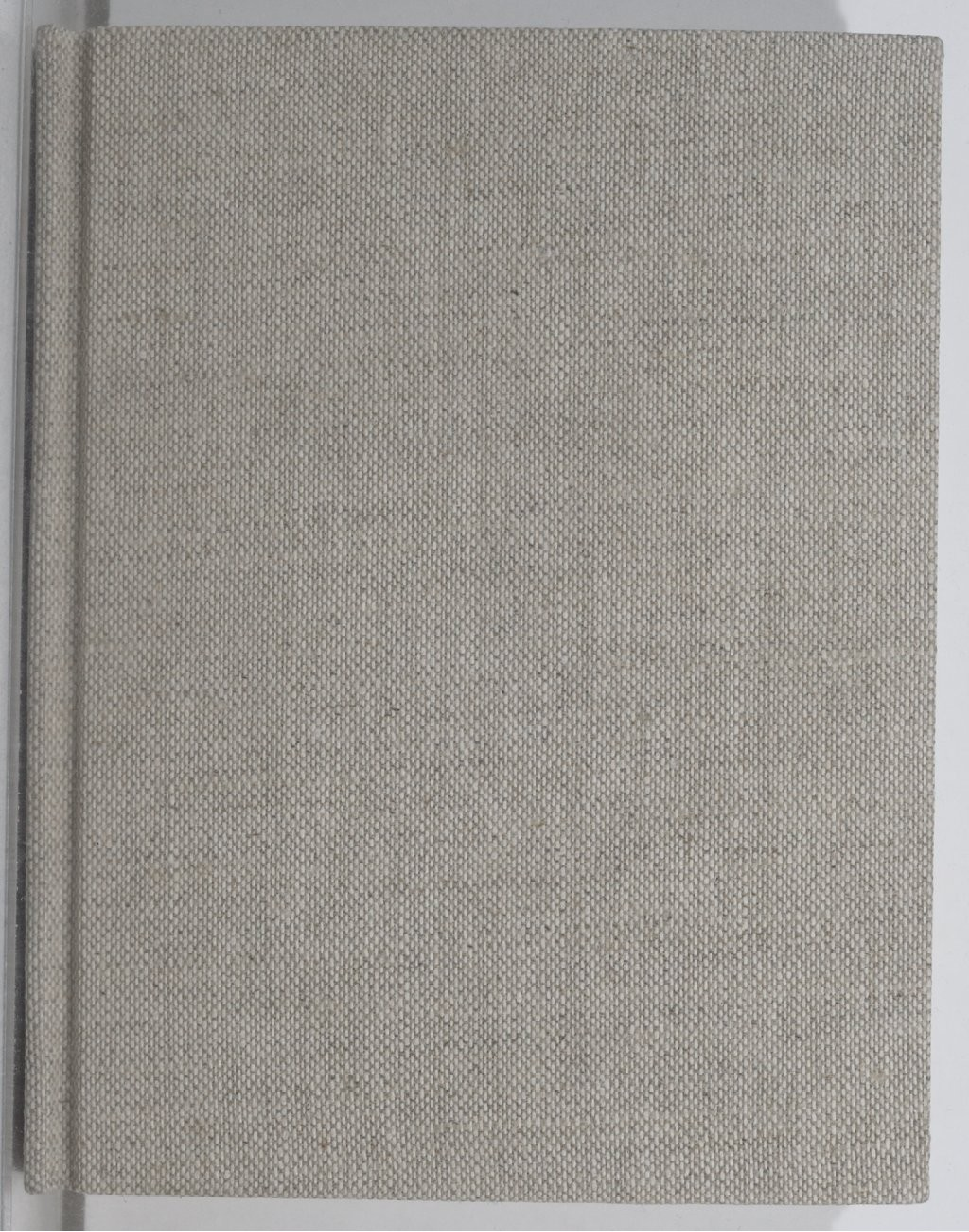
Le mariage de Bouillardin ; suivi de Quatre jours de prison sous la Commune / par G. Richardet







LE MARIAGE

DE

BOUILLARDIN

SUIVI DE

QUATRE JOURS DE PRISON SOUS LA COMMUNE

PAR

C. RICHARDET



PARIS

AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR

Palais-Royal, 28, Galerie d'Orléans

1876

LE MARIAGE

DE

BOUILLARDIN

TYP. BERNARD, 9, RUE DE LA FIDÉLITÉ.

LE MARIAGE
DE
BOUILLARDIN

SUIVI DE

QUATRE JOURS DE PRISON SOUS LA COMMUNE

PAR

G. RICHARDET



PARIS
AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR
Palais-Royal, 28, Galerie d'Orléans

1876



LE MARIAGE

DE

BOUILLARDIN



C'était l'été dernier. Je venais de faire une excursion en Suisse, et avant de rentrer à Paris, j'eus l'idée baroque d'aller tenter dame fortune dans ce quasi-village, nommé Saxons (en Valais), où la roulette semble s'être réfugiée toute honteuse d'avoir été chassée des pays qui se respectent.

En vingt minutes à peine, les râteaux des croupiers avaient allégé ma bourse d'une centaine de francs. Je jugeai l'expérience suffisante, et, tout penaud de ma déveine, j'allais m'asseoir dans un fauteuil, pour réfléchir soigneusement à une

combinaison quelconque, à une martingale sérieuse qui me fasse rentrer dans mes fonds, lorsque mon attention fut attirée par un couple anglais des plus excentriques.

Elle, était longue, sèche et rousse, le nez proéminent, des yeux fayence, grande bouche, longues dents et le menton pointu.

Lui, était maigre et long, yeux gris et longs, des favoris roux et longs, un cou long et emprisonné dans un faux-col long, le tout surmonté d'un long chapeau gris, retenu par une longue et énorme paire d'oreilles rouges, semblables aux anses d'une cruche.

Ce couple, me mit en mémoire ces paroles d'Armand Marrast : « Il n'y a qu'une chose qui soit plus cruche que le pied d'une femme anglaise, c'est la tête de son mari. » Comme cela était vrai !

De plus, ce couple avait des allures étranges, bizarres. Le mari et la femme — à leur physionomie, je vis bien que monsieur le maire y avait passé, — jouaient avec une méthode toute anglaise, c'est-à-dire mécanique.

Chaque fois qu'il gagnait, un des deux se levait gravement, se dirigeait vers le fond de la salle, devant une glace, et, arrivé là, s'inclinait gracieusement, mais avec cérémonie,devant son image. Ce salut était accompagné d'un sourire. Mais s'il perdait, le perdant ou la perdante allait à la même glace, et au lieu d'un sourire adressait au verre réflecteur qui n'en pouvait mais, une grimace furibonde, accompagnée de gestes de menaces et de poings crispés.

Cette conduite m'eût certes amusé plus longtemps, et j'en eusse cherché l'explication coûte que coûte, suivant en cela mon tempéramment curieux, si un incident ne fût venu attirer ailleurs mon attention.

Des ah ! et des oh ! admiratifs se faisaient entendre dans le groupe de spectateurs pressés autour de la table de jeu.

— C'est une vraie veine !

— Si cela continue, il va faire sauter la Banque.

— L'heureux coquin !

Je m'approchai de la table afin d'avoir ma part du spectacle.

Le joueur qui attirait ainsi l'admiration publique par sa chance, était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, de taille moyenne, blond, ayant l'air d'un commis-voyageur ou d'un cabotin en vacances.

Devant lui s'entassaient des pièces d'or et des billets de banque. Il jouait depuis une demie-heure, avec un rare bonheur, et venait de faire un coup superbe, lorsque tout-à-coup, levant les yeux, il tressaillit, quitta la roulette, laissant son gain ; puis, les mains dans les poches, comme un simple spectateur du jeu, très désintéressé à ce qui s'y passe, il fit le tour de la table et alla auprès d'un gros bonhomme qui était entré quelques secondes auparavant.

— Il me semble que vous étiez occupé à jouer ? dit le bonhomme d'une voix brève.

— Moi ?...

— Oui, parbleu, vous !...

— Mais pas du tout ; j'étais là... très-tranquille... je regardais.

— C'est singulier, il m'avait semblé voir votre main s'allonger vers un tas de billets de banque.

— Je vous assure que non, vous faites erreur, balbutia le joueur.

— Je n'ai pourtant pas la berlue, que diable !

— Voulez-vous que je vous en donne ma parole d'honneur ?

— C'est bien, c'est bien, puisque vous m'affirmez... Je vous cherchais, je vous trouve, c'est suffisant. Ces dames désiraient vous voir : elles doivent s'impatienter.

— Courons auprès de ces dames, fit le jeune homme avec empressement.

Et saisissant le bras du gros bonhomme, il l'entraîna hors de la salle, paraissant heureux d'échapper à un entretien pénible.

Au moment où le joueur se retirait, le hasard venait encore de lui donner raison, son gain s'était accru. Le jeu continuait, mais personne ne touchant à cette somme étalée sur le tapis vert, — ce qui était bien extraordinaire pour qui connait les nombreux escrocs se glissant dans les

maisons de jeux,—le croupier la ramassa et après avoir constaté qu'il y avait 12,500 francs, les enferma dans sa caisse, les tenant à la disposition du gagnant s'il venait les réclamer.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que le gros monsieur rentra dans la salle, se dirigea vers le croupier, demandant à celui-ci de lui remettre la somme laissée par son compagnon sur la table de jeu.

Le croupier remit l'argent sans difficultés, et le vieux monsieur sortit. L'incident semblait clos, et d'une façon toute naturelle.

— Parbleu ! disaient les joueurs, on ne laisse pas comme cela une douzaine de mille francs gagnés haut la main. Ça ne s'est jamais vu.

Et le jeu continua de plus belle. Mais tout-à-coup, le vieux monsieur reparût de nouveau, s'avança vers le croupier :

— Monsieur, dit-il, assez embarrassé, monsieur, il y a erreur. Mon... ami... le jeune homme qui m'accompagnait tout à l'heure, prétend qu'il n'a pas joué, que cet argent n'est pas à lui. Je vous le rapporte.

Il remit la somme, puis s'esquiva.

On fit les commentaires les plus bizarres autour de la table.

— C'est un fou, disaient les uns.

— Mais non, vous voyez bien que c'est un fils de famille, surpris au jeu par son père. Et il nie.

— C'est égal, il est étrange qu'on laisse comme cela perdre de l'argent honnêtement gagné.

Et je voyais poindre, dans quelques yeux, des éclairs de convoitise indiquant que les cerveaux s'allumaient et cherchaient le moyen de s'emparer de cette somme refusée si énergiquement par son propriétaire.

Moi, je flairais là-dessous toute une histoire que j'avais une furieuse envie de connaître. Je résolus de me mettre de suite en campagne. Je sortis, cherchant à rattraper le gros bonhomme, qui évidemment pouvait me donner la clef de ce mystère. Mais il faisait déjà nuit, et lorsque j'arrivai hors du Casino, je n'aperçus pas la moindre trace du personnage que je cherchais. Je rentrai à l'hôtel, bien décidé à passer ma nuit à dresser mes batteries,

afin de me mettre en campagne dès le lendemain matin.

*
* *

Le lendemain, alors que le garçon de l'hôtel m'apportait le lait chaud que j'avais demandé, je commençai l'enquête que je m'étais promis de faire la veille.

— Dites-moi, Claude, — dans le Valais presque tous les garçons d'hôtels ou d'auberges se nomment Claude, je n'ai jamais pu savoir pourquoi, par exemple ; — avez-vous entendu parler de l'aventure arrivée hier au soir au salon de jeu ?

— Ah ! le monsieur qui a laissé la grenouille ?

— Oui, c'est cela. Le connaissez-vous ?

— Oui et non, car ils logent tous les quatre ici à l'hôtel depuis avant-hier seulement.

— Tous les quatre ?... ils sont donc quatre ?...

— Mais oui, deux messieurs et deux dames. Le plus jeune des deux hommes est celui qui a joué... C'est assez extraordinaire, savez-vous, monsieur, ce qu'il a

fait. Voilà la première fois que le cas se présente depuis qu'on joue à Saxons.

— C'est en effet assez bizarre. Et dites-moi, Claude, ces personnes mangent-elles à table d'hôte.

— Oui, monsieur, c'est-à-dire, elles y mangeaient, car elles sont parties ce matin par le premier train.

— Toutes les quatre?

— Toutes les quatre.

— Et avant de partir ce monsieur n'a pas réclamé son argent à la banque ?

— Ah ! cela monsieur, je n'en sais rien, mais je vais m'en informer auprès du croupier, si monsieur le désire.

— Vas, mon garçon, je le veux bien.

J'étais assez contrarié ; pour commencer mes investigations je débutais fort mal, puisque j'avais laissé échapper les personnes pouvant me conter l'histoire que je pressentais et qui, — je ne sais quel instinct me poussait... — semblait devoir m'intéresser.

Claude rentra un instant après.

— Non, monsieur. On n'a rien réclamé à la banque. Ils sont toujours-là, les 12,500 francs, et vont rester en dépôt pendant un

an et un jour; si, au bout de ce temps-là. ils ne sont pas réclamés par le gagnant, ils seront donnés aux pauvres.

— Comment ! la banque ne les gardera pas ?

— Oh ! le patron ne le voudrait pas.... me dit avec un orgueilleux sourire maître Claude.

Je me levais de mauvaise humeur. La scène de la veille avait vivement piqué ma curiosité ; déjà, j'avais bâti en imagination tout un roman là-dessus, et voilà que tout m'échappe. L'insuccès émoustillait encore mon envie de savoir le fin mot de la chose.

J'avais, il est vrai, une faible ressource : le livre des voyageurs. Je saurais leur nom, mais saurais-je de quel côté ils se sont dirigés ?... Car j'étais décidé à les suivre.

Je descendis donc au bureau de l'hôtel pour y voir le registre d'inscription. L'Anglais de la veille s'y trouvait.

— Je vôlai savoir, disait-il, le nôme du jioune homme qui avait gagné tôjors hier et qui avait pas pris sone árgent.

— Il est parti, mylord; répondit le préposé.

— Aôh ! et poor aller où ?

— Je ne sais pas, mylord.

— Il fallait absoliument je trouvé lui.

— Pardon, monsieur, dis-je en m'approchant de l'étranger, je crois entendre que vous désirez retrouver le jeune homme qui eût tant de chance au jeu, hier soir ?

— Yes, je vôlai retrouver lui, et milady aussi.

— Je suis moi-même à sa recherche, monsieur, et si nos efforts réunis...

— Aôh! yes!... Volé-voos faire présenter voos à moâ.

Je priai le buraliste de l'hôtel de faire cette présentation, sans laquelle les Anglais, de bonne compagnie, ne se croient pas tenus de vous parler. J'appris ainsi que le fils de la fadasse Albion, se nommait mylord James Statterson.

— Pourrai-je savoir, mylord, quel intérêt vous pousse à la recherche de ce jeune homme?

— Milady vôolait savoir poorquoi ce

jioune homme, il n'avait point voolu prendre son ârgent.

Je m'inclinai devant cette fantaisie trop semblable à la mienne, pour la trouver étrange.

— Vous ne savez pas de quel côté s'est dirigé la personne qui nous intéresse? demandai-je au buraliste.

— En aucune façon.

— Savez-vous son nom, mylord?

— Naô, je vôlai savoir.

J'ouvris le registre de l'hôtel, et je cherchai le numéro 21, numéro de la chambre que m'avait indiqué le garçon, comme étant occupée par le joueur; en regard du 21, je trouvai ceci :

« Dupertuis Edouard, 27 ans, commis-
« voyageur, né à Lyon, venant de Genève,
« allant à Saxons. »

Cela ne me donnait aucun renseignement sur le lieu où, de Saxons, se rendait notre individu, mais nous avions déjà gagné ceci : nous savions son nom, et jusqu'à son état-civil.

Je cherchais les noms des personnes qui l'accompagnaient ou qu'il accompagnait. Au dessous de son nom, ne se trouvaient

que des noms masculins, et le garçon d'hôtel m'avait parlé de deux dames. Je regardais donc au-dessus et immédiatement, je lus :

« Briodet Onésime-Marius-Alexandre,
« 58 ans, rentier, né à Orliéna, près Lyon,
« venant de Genève, allant à Saxons,
« accompagné de sa dame et sa demoi-
« selle. »

J'étais bien fixé sur les noms, mais je n'en étais pas plus avancé en somme, ne sachant de quel côté ils avaient pu se diriger. Cette indication du livre d'hôtel : *allant à Saxons*, prouvait plutôt qu'ils avaient eu l'intention de rester quelques jours dans cette station thermale. Un incident quelconque avait dû les faire partir plus tôt. Peut-être l'incident de la veille.

Tout ceci ne faisait qu'aiguillonner ma curiosité. Nous sortions, mylord et moi, du bureau, lorsqu'un monsieur qui franchissait précipitamment le seuil de la porte, me heurta brusquement et faillit me renverser.

Je poussai un vigoureux : *imbécile ! faites donc attention !*

— Imbécile, vous-même, garez-vous,

me répondit sur le même ton l'individu.

Furieux, je me retournai, et restai bouche béante.

— Tiens! c'est toi? par quel hasard?...

— Ah! elle est bien bonne!... dis-je à mon tour, en secouant la main qui m'était tendue. Comment, c'est toi Bouillardin, qui me bouscules ainsi?..... Que diable fais-tu ici?..

— Attends-moi un instant, je vais te le dire.

Et me quittant, il entra dans le bureau de l'hôtel, se précipita sur le registre d'inscription, le feuilleta rapidement, puis, ayant probablement trouvé ce qu'il cherchait, revint vers moi en s'écriant d'un air triomphant :

— Ils y sont !...

— Qui ça ?

— Briodet et sa compagnie.

— Accompagné de sa dame et sa demoiselle, dis-je en souriant, ainsi que de M. Dupertuis, commis-voyageur, né à Lyon, 27 ans.

— Comment sais-tu cela ? me demanda Bouillardin stupéfait.

— Cela ? Mais comme bien d'autres

choses. Ainsi tu me dis : *ils y sont*, moi je te réponds, *ils n'y sont plus*.

— Ils sont partis !... s'écria Bouillardin en bondissant.

— Oui.

— Et où sont-ils allés ?

— Je n'en sais rien.

Bouillardin reprit d'un air agité :

— Il faut absolument les rejoindre. Mais où sont-ils allés ? Avant tout, dis-moi comment tu sais leur noms... comment tu les connais.

Je lui contai l'aventure de la veille. Cela parut l'étonner très-fort.

— C'est étrange, dit-il, ce garçon qui laisse 12,500 francs qu'il a gagnés !... Ce n'est pas naturel... enfin, nous saurons plus tard... Le plus pressé est de retrouver leur piste.

Il se mit à réfléchir profondément. Puis tout-à-coup, s'adressant à moi :

— Tu voudrais donc bien connaître le fin mot de cette histoire ?

— Je crois bien. Je flaire là-dessous quelque chose d'intéressant. Et puis, voici mylord qui ne serait pas fâché non

plus, je crois, de retrouver le monsieur aux douze mille francs.

— Aôh! yes. Je vôlai absoliument retrouver ce jioune homme pôr lui présenter Milady.

Bouillardin regarda l'Anglais avec surprise.

— Milady, lui dis-je en souriant, voudrait probablement apprendre du jeune homme, quel moyen il emploie pour toujours gagner.

— Yes, yes, c'être cela, affirma l'Anglais.

— Eh bien, me dit Bouillardin, si tu as quelques jours de liberté, viens avec moi, et tu ne le regretteras pas, car de cette affaire dépend tout mon bonheur.

— Comment ?...

— Je te le dirai plus tard. Mais il faut que le dénouement soit prompt. Avant la fin du mois, tu assisteras à mon mariage ou à mon enterrement.

Je le regardais. Il parlait avec calme et je vis qu'il ne plaisantait pas.

— Allons, lui répondis-je, dispose de moi, je te suivrai partout où tu iras.

— Et moâ! dit mylord, je désirai beaucoup accompagner vô, avec milady. C'être

très-intéressant, oune mort ou mariage.

Je n'était pas précisément enchanté de traîner à notre suite ces deux insulaires, j'allais trouver une excuse quelconque, lorsque j'entendis Bouillardin dire à voix basse :

—Qui sait ? cet Anglais me sera peut-être utile... Si cela ne vous dérange pas, mylord, reprit-il à haute voix, accompagnez-nous. Mais allez faire de suite vos apprêts de départ. Pendant ce temps, je vais m'informer quel train ils ont pris. Nous saurons, par l'heure, dans quelle direction ils sont allés. Je serai de retour dans quelques minutes.

Nous montâmes vivement dans nos chambres pour faire nos préparatifs.

Bouillardin était depuis longtemps déjà un de mes bons amis. C'est un excellent et brave garçon, aimé de tous ceux qui le connaissent.

Grand, maigre, l'œil bleu, les cheveux châtains, un nez un peu gros, une bouche grande, surmontée d'une rude moustache, il a, dans toute la physionomie, un air de bienveillance et de bonté souriante, qui

empêche que l'on s'aperçoive de la vulgarité de ses traits.

Il n'était pas précisément laid, mais il n'était pas beau non plus.

« Je suis du *gros tas*, disait-il lui-même en riant. »

Cœur excellent, très-impressionnable et surtout très-aimant, il s'était fait de nombreuses amitiés, mais aussi de nombreux ennemis : ceux qu'il avait obligés.

Il était journaliste et présentement rédacteur au *National*. Ce qu'il venait faire en Suisse, je n'en savais rien.

A peine ma valise était-elle bouclée et fermée qu'il entrait dans ma chambre comme une bourrasque.

— Ils sont partis par le premier train, et se sont naturellement dirigés sur Lausanne. Un train part dans vingt minutes. Es-tu prêt?

— Oui, je n'ai plus qu'à solder ma note.

— Bien.

Nous descendîmes au bureau de l'hôtel, tandis qu'un garçon emportait nos bagages.

— Tu vas me conter ton histoire, lui

dis-je. Et d'abord comment et pourquoi tu es en Suisse, comment tu connais la famille Briodet et ce qu'elle a à faire dans ton existence. Cela doit être intéressant.

— Je te conterai cela en wagon. Le plus pressé est de courir à la gare.

Nous y fûmes en quelques minutes. Le train était prêt à partir, nous nous élançâmes dans un wagon, et à peine installés, la locomotive s'ébranla.

— Ah! sacrebleu!... s'écria Bouillardin, nous avons oublié les Anglais.

— Ma foi, tant mieux, je n'en suis pas trop fâché.. Et puis, sois tranquille, tu les retrouveras. Les Anglais ne se perdent jamais. Ils veulent rejoindre Dupertuis, c'est une toquade de Milady, à moins que ce ne soit encore un mystère. Mais en attendant, commence ton histoire.

— C'est ce que je vais faire.

***

Une fois, bien installés en wagon, le cigare allumé et le train en marche, Bouillardin commença :

— Mon cher ami, me dit-il, je vais être

aussi concis que possible. Cependant cela te paraîtra un peu long, mais est nécessaire : mon histoire entendue, tu connaîtras toute l'étendue de mon malheur. Tu verras que j'ai le droit d'être désespéré ; je n'en ai pas l'air, mais au fond, je t'assure que je suis désespéré.

— Bien, bien, assez de préambule. Conte-moi l'aventure, je jugerai de ton désespoir ensuite.

— Voici. Mon rédacteur en chef m'envoya, il y a de cela tantôt deux mois, à Lyon pour suivre les débats d'un procès fameux. Je pris donc, un soir, à la gare de Lyon, le train express de huit heures quarante-cinq minutes. Je m'installai dans le coin d'un coupé, et en route la vapeur.

Arrivé à Melun, — cinq minutes d'arrêt, — je descends de wagon pour me dérouiller un peu les jambes. En me promenant sur le quai, j'aperçois tout-à-coup, à la portière d'un wagon, une adorable tête de jeune fille. Oh ! mon ami, tu n'as jamais rien vu de semblable. Un vraie tête de madone. Cheveux blonds cendrés, les yeux noirs et veloutés, grands comme ça, et une bouche, ô ! une bouche à

se mettre à genoux devant. Il y avait surtout une petite lèvre supérieure qui faisait une moue si adorablement provocante, qu'elle semblait appeler les baisers. — Je pensais, tu le comprends, à me faufiler dans ce bienheureux compartiment, lorsque je m'aperçus que c'était le coupé réservé aux *dames seules*.

Fatalité!..

Je me réinstallai dans mon coin et tandis que la vapeur nous emportait, je me mis à chercher dans ma tête, un moyen d'arriver auprès de cette ravissante personne... Je ne trouvais pas... Mon Dieu! que nous sommes bêtes, nous autres, gens de lettres, mon cher ami!..

— Pardon, parles pour toi.

— Non, non, tu en es au même degré. Comprends ce que je vais dire : c'est que nous autres qui, dans nos romans, nos nouvelles, trouvons mille moyens pour faire arriver nos héros près de leurs belles, nous sommes bêtes comme des oies, lorsqu'il s'agit de nous-mêmes. Toujours la différence entre la théorie et la pratique.

A Montereau, cependant, il me vint une idée splendide... Je m'attardai dans

certain lieu, et, au moment où le train se mettait en marche, je me précipitai comme un voyageur en retard, n'ayant pas eu le temps de reprendre sa place. Sans égard aux cris effarouchés des dames, j'ouvris la portière de ce bienheureux compartiment, lorsque je me sentis vigoureusement enlevé par derrière, et, avant que j'eusse même le temps de protester, porté ou plutôt jeté dans mon coupé dont un voisin charitable avait laissé la portière entr'ouverte pour me permettre de rentrer.

C'était le chef de train, un vigoureux gaillard, je te prie de le croire, qui venait de me réinstaller chez moi. Ma tentative avait avorté.

A chaque station, à Sens, à Laroche, à Tonnerre, je descendais pour contempler mon idole. Mais, soit que mon manége l'eut importuné, soit qu'elle se fût endormie, elle ne se laissa plus voir. J'étais désolé. Tu sais comme les obstacles m'irritent... Un simple coup-d'œil sur cette charmante figure, avait suffi pour m'enflammer. — Que veux-tu ?.. C'est instinct d'artiste et de poète ; j'aime tout ce qui est

beau. — Les obstacles que je rencontrais à me rapprocher d'elle, firent, qu'arrivé à Dijon, j'étais complétement épris.

Tu souris!.. Oui, mon cher, j'étais amoureux et tout ce qu'il y a de plus sérieusement amoureux.

A Dijon, arrêt d'une demie-heure. On soupe au buffet. Je me dirige de ce côté, après m'être assuré *qu'elle* s'y était rendue, accompagnée d'une vénérable dame, que je présumai être sa mère. Ah! mon cher, qu'elle était cent fois plus belle encore que je ne l'avais jugée au premier abord. Une démarche modeste, mais un port de reine; grande, bien faite et d'une mise aussi simple qu'élégante. J'étais de plus en plus épris. Ces dames allèrent choisir quelques fruits; j'en fis autant, cherchant toujours un moyen de les aborder poliment, mais en vain.

— Si je pouvais au moins leur rendre un service quelconque, me disais-je. Le hasard sembla me venir en aide.

Elles regagnaient leur wagon, lorsqu'un monsieur qui se promenait de long en large, posa maladroitement son pied sur la robe de la jeune fille, un long

craquement se fit entendre, en même temps qu'un petit cri.

Je me précipitai. Le monsieur d'un certain âge se disposait probablement à faire des excuses. Je ne lui en laissai pas pas le temps.

— Il faut avouer que vous êtes un fameux maladroit, lui dis-je brusquement.

— Monsieur. .

— On n'est pas butor comme çà !... On regarde où l'on met ses pieds, surtout lorsqu'on les a grands comme cela.

Et, tandis que le monsieur suffoqué me regardait d'un air ébahi, je m'approchai des deux dames le chapeau à la main, la bouche en cœur.

— Ces dames veulent-elles me permettre de les accompagner à leur wagon, afin que pareille brutalité ne se renouvelle pas ?

— Merci, monsieur, me dit l'aînée fort surprise de mon intervention pour un accident de si mince importance. Merci, cela n'est rien.

— Puis-je vous être utile à quelque chose? et je cherchai immédiatement des épingles dont les revers de mes vêtements

sont toujours abondamment pourvus.

Permets-moi ouvrir ici une large parenthèse au sujet des épingles, pour te prouver l'utilité de ces petites pointes de fer ou d'acier.

Non, vraiment, l'épingle n'est pas assez considérée pour les innombrables services qu'elle rend.

Je ne te parlerai pas de celle qui fût la cause première de la fortune de Laffitte, chacun connaît cette histoire là, mais en amour, vois-tu, comme en voyage, l'épingle a son utilité incontestable. Une dame déchire son vêtement, vite, tu te précipites, tu offres, avec politesse, le petit objet piquant, on le reçoit avec plaisir, en vous remerciant d'un gracieux sourire, ce qui est déjà quelque chose; et l'on part de ce détail, insignifiant en apparence, pour entamer la conversation. Je pourrais te prouver que l'épingle est indispensable à l'homme et t'en citer mille exemples, mais cela m'entraînerait trop loin.

Il y en a même qui ont élevé l'emploi de l'épingle à la hauteur d'une institution. Témoin le petit Victor Chose, ce... poisson de lettres, qui ne donne jamais une épingle

à une dame sans lui demander un sou, sous prétexte que cela piquerait l'amitié, s'il donnait l'épinglegratis. Cà lui fait une trentaine de francs au bout du mois, c'est plus que ses chroniques ne lui rapportent.

Je referme ma parenthèse.

Donc, j'offris immédiatement quelques épingles, on les prit en me remerciant d'un doux regard et d'un sourire divin.

Je crus entrevoir le paradis.

Je voulais absolument les accompagner à leurs places, mais elles s'y refusèrent obstinément . Je les saluai et me retirai. Enfin ! La glace était rompue, la connaissance était presque faite. Je me promis bien aux stations suivantes, de m'informer de la santé de la robe déchirée.

Je rêvais délicieusement, lorsque je sentis une main se poser sur mon épaule, c'était le monsieur que j'avais appelé butor. En une seconde je compris ce qui allait se passer et je résolus d'en tirer profit. J'avais insulté ce monsieur, qui me faisait l'effet d'un voyageur du même train que nous, j'acceptai le duel qu'il allait me proposer, je suis très-maladroit

aux armes, je me faisais naturellement blesser, j'en informai adroitement ces dames et mon succès était certain. Comment veux-tu qu'une jeune fille ne s'éprenne pas d'un monsieur qui risque sa vie, pour une robe déchirée par la botte d'un croquant !

Aussi est-ce d'un ton très-arrogant que je demandais à ce monsieur ce qu'il désirait.

— Une petite explication.

— A vos ordres.

— Est-ce à titre d'époux, de frère ou de cousin que vous vous êtes interposé entre ces dames et les excuses que j'allai leur adresser ?

— A aucun de ces titres, monsieur.

— Alors, permettez-moi de vous dire que vous êtes un impertinent personnage.

— Parbleu, je vous trouve plaisant, lui dis-je, en frisant mes moustaches et en jetant un coup d'œil du côté du wagon des dames. Est-ce une querelle que vous cherchez ? voici ma carte. En tous cas je ne souffrirais aucune insolence.

Le monsieur repoussa ma carte et continua froidement :

— Vous êtes venu m'injurier d'une façon grosssière et brutale, au sujet d'un accident bien involontaire, et cela au moment où j'allais tâcher de le réparer. Je répète que vous êtes un insolent personnage et vous allez me faire des excuses.

— J'en reçois quelquefois, mais je n'en fais jamais, répondis-je d'un ton sec.

Si tu m'avais vu!... j'étais superbe en ce moment.

—Vous ne voulez pas reconnaître purement et simplement votre grossièreté?

— Permettez; je vous ai insulté, dites-vous? soit; je l'admets et alors je vous offre de vous en rendre raison, ainsi que cela se passe entre galants hommes. Vous refusez... et m'insultez à votre tour par de grossières paroles... je saurai bien vous forcer à vous battre...

Et je levai la main... Alors le monsieur recula de quelques pas, et, découvrant sa redingote, me montra une écharpe tricolore qui lui ceignait le ventre...

C'était le commissaire de police!...

Tu juges du tableau!... J'avais injurié un fonctionnaire public. Article je ne sais plus combien du Code pénal. On fit des-

cendre mes effets du wagon, et, quelques minutes plus tard, je gémissais sur la paille hnmide des cachots, dans un affreux voilon, maugréant sur les dangers de la galanterie française.

***

Heureusement pour moi, le commissaire de police de la gare de Dijon était un homme d'esprit.

Le lendemain matin — après une nuit horrible, passée à me gratter en tout sens — il me fit appeler.

— Voyons, monsieur, me dit-il paternellement, je vous ai traité hier en homme ivre. Aujourd'hui serez-vous plus sage qu'hier ? Etes-vous dégrisé ?

— Ma foi, monsieur le commissaire, le remède a été un peu violent, mais je conviens que j'ai eu tort.

— A la bonne heure.

— Et, pour prouver la sincérité de mes excuses, je vais vous dire la vérité et rien que la vérité. Je n'avais pas bu, mais j'étais gris, non de vin, mais d'amour.

Je contai mon odyssée au digne homme

qui en rit à ventre déboutonné, et m'invita à déjeûner. J'acceptai. Je ne connaissais pas Dijon, et ma foi on y déjeûne fort bien.

On y boit surtout d'un excellent petit vin! (ici Bouillardin fit claquer sa langue). Je ne te dis que ça!

Je déjeûnai si bien et tant à Dijon, grâce à M. le commissaire qui fut charmant, que j'y restai huit grands jours sous prétexte de visiter la ville et les environs. Le procès pour lequel j'allais à Lyon avait, heureusement pour moi, été remis à quinzaine par suite de la maladie d'un avocat. Je me disposai donc à me remettre en route sans remords, mais non sans regrets d'avoir perdu, à jamais probablement, l'occasion de renouveller connaissance avec ma charmante inconnue, mais enchanté de la police dijonnaise.

Je repris le chemin de fer. Ici se place un léger incident qui eût, tu le verras par la suite de cette histoire, une désastreuse influence.

J'avais *guigné* du coin de l'œil une place dans un compartiment presque vide, j'y déposai mes effets, et j'allai faire mes

adieux à M. le commissaire. Quand je revins, je trouvais à la place que je m'étais choisie, une grosse valise, sans aucun propriétaire. Je la posai délicatement un peu plus loin et je m'assis.

Tout à coup, un gros monsieur se présente à la portière et ma tapotant familièrement sur les jambes :

— Monsieur,... monsieur, cette place est à moi.

— Je vous demande bien pardon, puisque j'y suis, elle est à moi.

— Pas du tout, j'y avais placé ma valise pour la garder.

— Il fallait la garder vous-même. Vous comprenez qu'à ce compte-là on n'aurait qu'à faire apporter ses effets par un commissionnaire, un quart d'heure avant le départ des trains et garnir les banquettes.

— Mais, monsieur !...

— Mais, monsieur, j'avais choisi et marqué cette place avant vous et je la garde.

— Je vais appeler le chef de gare.

— Appelez qui vous voudrez, mais je vous déclare que si vous montez, je m'asseois sur vos genoux jusquà nôtre arrivée à Lyon.

Soit que mon ton intimidât le gros monsieur, soit qu'il ne voulut pas se quereller, il prit sa valise en gromelant, me gratifia d'un « personnage mal élevé » et d'une appellation moins poétique encore, et à laquelle je répondis brutalement par « vieille bourriche. »

Tu me trouveras, mon ami, bien grossier et mal appris.

— En effet, et cela m'étonne de ta part...

— Que veux-tu ?... Cela tenait à mes regrets... J'étais agacé, et puis la figure de ce vieux me déplaisait. Plût au ciel que je ne lui eusse rien dit. Nous ne roulerions pas aujourd'hui sur cette ligne de chemin de fer. Et moi, je serai peut-être heureux !

Bouillardin poussa un gros soupir.

— C'est très drôle ton histoire jusqu'ici, lui dis-je, mais je n'aperçois pas la moindre corrélation entre cette aventure de chemin de fer et ta course après la famille Briodet.

— Encore un peu de patience, que diable ! Je sais bien que c'est long, mais il faut que je te dise tout pour que tu

comprennes tout. Arrivé à Lyon, je me rendis immédiatement au Palais, pour marquer ma place, je fis quelques visites aux avocats, en un mot tout ce qui concerne mon métier de reporter, quoi. Puis, ces préliminaires indispensables remplis, je me préparai à attendre le jour de l'audience. Pour combattre le mortel ennui, distillé par les brouillards de la Saône et du Rhône, je m'étais procuré à Paris, quelques lettres de recommandation, afin d'avoir un endroit où je puisse me réfugier à certaines heures.

Parmi ces lettres, s'en trouvait une de notre excellent ami, M. Ordinaire, le jeune et vaillant député de Lyon, qui a le tort, aux yeux des conservateurs, d'être radical parce qu'il est millionnaire, ce qui est précisément une des bonnes raisons qu'il ait d'être radical. Or cette lettre était adressée à un gros négociant en soieries, fort riche, qui jouissait de son bonheur à sa façon. Possesseur d'une femme charmante, d'une fille plus charmante encore, il ouvrait volontiers son salon à ses amis, et, le soir, on causait politique, littérature et beaux-arts, au coin de la cheminée, tout

en savourant une tasse de thé. C'était un des salons agréables de Lyon.

Cependant j'avais été prévenu également que ce monsieur avait conservé de son long passage dans les affaires une certaine prud'hommerie. Il était resté aussi négociant pour les choses du cœur et de sentiment que pour les affaires de cocons du Japon ou d'ailleurs. Au demeurant excellent homme, chez qui l'on rencontrait cette bonne grosse urbanité vous mettant à l'aise tout de suite. Tels étaient les renseignements qui m'avaient été donnés.

Donc, un beau jour, je sortis ma lettre de recommandation de mon portefeuille et j'allai la porter. M. Briodet, c'était le nom du négociant, n'était pas à Lyon en ce moment, et ne devaitrentrer que dans quelques jours.

Je laissai la lettre avec ma carte, me promettant de revenir bientôt.

Quelques soirées passées soit au Grand Théâtre, soit au Gymnase, s'écoulèrent, puis je me présentai de nouveau. M. Briodet n'était pas rentré, mais on me prévint que madame se ferait un plaisir de me re-

cevoir. Le domestique me fit entrer dans un fort joli salon et me pria d'attendre quelques secondes.

J'avais à peine eu le temps de jeter un coup d'œil circulaire sur les choses qui m'entouraient, quand j'entendis un frou-frou de robe, une porte s'ouvrit donnant passage à madame Briodet.

Je ne pus retenir un cri de surprise. C'était la dame qui accompagnait ma charmante inconnue dans le train et que j'avais été forcé d'abandonner à Dijon, dans les circonstances que tu sais.

Elle-même me reconnut, et ne put réprimer un certain étonnement.

— Le hasard est vraiment bien spirituel parfois madame, lui dis-je après avoir présenté mes respects, puisqu'il me permet de vous demander si votre voyage s'est bien terminé, après le petit accroc de Dijon.

— C'est plutôt à vous qu'il faut adresser cette question, monsieur, car il me semble que vous aviez une querelle sur les bras. Et à cause de nous! Cela s'est bien terminé?

Elles avaient vu ma discussion avec le commissaire ! Quelle chance !

— Oh ! parfaitement, madame, répondis-je, avec une grande satisfaction. Cependant j'étais inquiet, elles pouvaient aussi avoir fait prendre des renseignements. Il fallait donc ne pas se vanter et se garder dementir.

— Je me serais éternellement reproché cela, s'il y avait eu un accident quelconque. Que les hommes sont donc querelleurs!

— Mon Dieu, madame, permettez-moi d'être franc. Quoiqu'il en puisse coûter à mon amour-propre, il faut bien vous avouer qu'il n'y a pas eu de duel. Cela s'est terminé d'une façon toute prosaïque. J'ai été conduit au poste et y ai passé la nuit; c'est au commissaire que j'avais eu à faire.

— Vraiment! oh! mais c'est très-drôle, et elle se mit à rire franchement. Pardonnez-moi cet accès de gaieté, dit-elle avec une grâce charmante, je suis désolée, au fond, de vous avoir procuré une mauvaise nuit.

— Oh! madame, pour vous être agréa-

ble, je serais disposé à en passer bien d'autres.

— Je vous en remercie. M. Briodet est absent pour quelques jours encore, mais en attendant son retour, venez nous voir souvent, sans crainte de nous déranger. Vous nous êtes particulièrement recommandé par un ami, et mon mari serait très-contrarié s'il apprenait que vous n'eussiez pas accepté l'invitation qu'il vous fait par mon intermédiaire. Tous les soirs, à huit heures, nos amis se réunissent.

Je remerciai avec chaleur et m'en retournai ivre de joie. J'allais la revoir! Je pourrais l'entendre tous les soirs, lui parler. J'avais envie de sauter au cou de tous les passants et leur conter mon bonheur.

Je ne pouvais toutefois décemment me présenter le même soir. Je renvoyai donc ma visite au lendemain. Dieu, que cela me parut long!

Enfin le moment désiré arriva : à huit heures précises je fis mon entrée dans le salon de M. Briodet. J'arrivai le premier.

Auprès de la cheminée étaient assises madame et mademoiselle Briodet. Je présentai mes compliments à ces dames. De

quelle façon, je n'en sais rien. J'étais fort ému et embarrassé. Heureusement l'arrivée de divers personnages me permit de reprendre mon sang-froid. J'allai dans un coin du salon, et, de là, j'examinai cette charmante fille. Je la trouvai plus jolie que jamais. Enfin, que te dirai-je? je vais abréger: j'y retournai tous les soirs, peu à peu je m'enhardis, j'avais commencé par demander des nouvelles de la robe, puis mes yeux demandèrent des nouvelles du cœur, et il me sembla qu'elles n'étaient pas mauvaises. Tu souris? Ah! mécréant! tu ne crois pas à l'amour spontané, tu as tort, tu y viendras, tout comme les autres. Le dixième jour, je me hasardai timidement à faire une espèce de déclaration déguisée à laquelle on me répondit rougissante :

— Il faut dire cela à mon père. Il revient demain.

Et l'on s'enfuit.

Te dire quelle béatitude profonde j'éprouvais, serait impossible. Lyon me parut une ville d'Orient, toute pleine de lueurs roses. Hélas! ce n'était que pour dégringoler de plus haut que je volais dans des sphères si éthérées.

Le père revenait le lendemain!... Depuis, j'ai souhaité bien des fois qu'il se fut trouvé dans un train qui avait déraillé la veille, et où quelques voyageurs avaient été écrasés.

***

Le lendemain soir, comme d'habitude, je me rendis chez ces dames. Il y avait quelques personnes déjà au salon. Madame Briodet fut charmante.

— Mon mari va venir dans cinq minutes, me dit-elle. Il est prévenu de votre arrivée. La lettre de notre ami a fait merveille. M. Briodet est enchanté que nous vous ayions retenu.

J'étais aussi enchanté de mon côté. Cela marchera comme sur des roulettes, me disai-je.

Quelques instants après, M. Briodet faisait son entrée dans le salon, et s'avançait vers moi. Je le regardai et me sentis pâlir.

C'était le monsieur qu'à Dijon j'avais appelé *vieille bourriche !*

Il me reconnut de son côté, car je vis sa physionomie se rembrunir.

Je cherchai péniblement dans mon cerveau une excuse quelconque, je ne parvins qu'à balbutier des banalités.

Il me répondit sèchement :

— C'est vous qui m'êtes si chaudement recommandé par notre ami commun ? Je ne lui en ferai pas mon compliment.

Et il me tourna le dos. Je me sentis presque défaillir.

J'eus pourtant le courage de rester encore une demi-heure dans ce salon, où mon cœur était désormais enchaîné. A un moment donné, je m'approchai de mademoiselle Briodet, qui me dit rapidement :

— Vous avez déjà vu mon père quelque part ?

— Hélas ! oui.

— Je ne sais ce qu'il a contre vous, mais il est furieux. Il paraît que vous l'avez appelé *bourriche*.

— Je m'en accuse : *Mea culpâ*, *mea culpâ*. Je vous conterai tout cela, c'est une erreur. Je l'ai pris pour un autre qui... que...

J'allais évidemment m'embrouiller davantage ; je compris que le plus prudent était de m'en aller, ce que je fis.

Te dire, mon cher ami, quelle nuit d'insomnie je passai, cela est inutile. Mais aussi quelle déveine. J'appelle *vieille bourriche* un seul homme dans ma vie ; et c'est justement celui-là que j'avais le plus à ménager. Avoue que le hasard a parfois des caprices bien singuliers !

Cependant il fallait se décider... Dans quel sens ?... Je réfléchis pendant plusieurs heures, puis je pris une grande résolution : d'aller présenter mes excuses au père Briodet, obtenir ma réhabilitation dans son estime, et finalement lui demander la main de sa fille.

A dix heures je me présentai chez M. Briodet. Je le fis prier de m'accorder quelques minutes d'entretien. Il me reçut dans son cabinet. Son air était digne et empesé comme il convient à un négociant en soierie outragé dans sa dignité. Il me fit signe de m'asseoir. J'étais assez embarrassé pour commencer. Tu me connais, j'ai besoin d'être éperonné.

— Monsieur, balbutiai-je, je viens..., je suis venu...

Il voulut probablement me venir en aide.

— Je vois ce que c'est. Vous venez pour me faire des excuses à propos de votre incartade. Vous n'aviez pas à vous déranger, monsieur. Je n'ai que faire de vos excuses.

Le ton était sec, et les paroles me sifflèrent aux oreilles comme une cravache.

— Permettez, monsieur, répliquai-je vivement. Je ne venais pas précisément vous offrir des excuses. D'autant plus que ce serait plutôt à moi de les exiger.

— Hein ?... vous avez dit ?... Je n'ai pas bien compris.

J'étais arrivé à mon but. Je l'avais démonté par surprise, son étonnement lui fit oublier sa roideur. Je repris avec fermeté :

— Eh ! mon Dieu, oui, monsieur, je serais presque en droit d'exiger des excuses de vous. Comment, je viens de Paris, je descends à Dijon, où une querelle...

Il m'interrompit :

— Ces dames m'ont conté cela.

Je m'inclinai et repris :

— Je descends de mon wagon. Je cause quelques instants à Dijon, et lorsque je veux remonter à ma place, à celle que j'oc-

cupais depuis je ne sais combien d'heures, vous voulez me l'enlever ?

— Permettez, vous êtes resté plusieurs jours à Dijon. Ce n'était donc plus la même place.

— Et qu'importe l'arrêt... J'avais pris mon billet directement jusqu'à Lyon. Mon arrêt à Dijon était contraire à ma volonté. Je continuais mon voyage, en tous cas. Vous m'avez injurié le premier, en m'appelant paltoquet. J'aurais pu vous passer une épée au travers du corps. Je me suis contenté de répondre à votre injure par une autre injure sans importance.

— Sans importance ?... Vous m'avez appelé vieille bourriche !

— Vous devez faire erreur...

— J'en suis sûr, monsieur.

— J'ai pu vous appeler bourriche, soit, dans un moment de colère, mais vieille, jamais.

— Je l'ai entendu, pourtant.

— Vous avez mal entendu ; passe pour bourriche, mais je proteste contre le mot vieille qui ne peut vous être appliqué.

Le compliment parut lui sourire, car son ton se radoucit.

— Je comprends les vivacités, dit-il, car, moi-même, je suis très-emporté. Mais la vôtre était si grossière...

— A peine l'avais-je dite, que je la regrettais, monsieur, et maintenant que je vous connais, j'en suis désolé, et je vous prie d'agréer mes excuses les plus sincères.

— Allons, soit. Je ne veux pas vous garder rancune plus longtemps. Ma femme et ma fille m'ont dit tant de bien de vous, que cela efface tout le mal que j'en pensais.

Et le brave homme me tendit la main que je serrai avec effusion.

— Pour céler notre amitié, me dit-il, vous allez me faire le plaisir de déjeûner avec nous.

— J'accepte avec plaisir.

— Bien alors; nous allons monter prendre un verre de vermouth pour nous mettre en appétit. Vous n'avez plus rien à me dire, n'est-ce pas ?

— Si, j'ai, au contraire, à vous parler d'une affaire ..

— Est-ce très sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Alors, remettons-là après déjeuner. Les affaires sérieuses ne se traitent jamais bien à jeun.

Je suivis l'excellent homme. Le déjeuner fut très simple, mais fort bon. J'avais à mes côtés ma chère Céline. — T'ai-je dit qu'elle se nommait Céline ? — J'étais heureux, et grâce au vin de Saint-Péray, généreusement versé par monsieur Briodet, je m'enhardis de plus en plus dans ma résolution. Le vin semblait également avoir bien disposé mon amphytrion.

Au moment où l'on passait au salon pour prendre le café, j'offris mon bras à Mme Briodet, mais, en passant devant Céline, j'avais trouvé le moyen de lui dire.

— Je suis raccommodé avec votre père. Je vais lui demander votre main à l'instant.

Elle rougit, me sourit doucement, et, à peine étions-nous installés au salon, qu'elle sortit sous un prétexte quelconque.

— Eh bien! voyons maintenant cette affaire sérieuse, dit le père Briodet, en m'offrant des cigares.

Je toussai légèrement pour me donner

un peu d'aplomb, j'avalai une gorgée de café chaud pour m'éclaircir la voix, et je commençai d'un ton solennel:

— Monsieur Briodet, vous êtes un brave et digne homme, qui savez pratiquer les maximes de l'Evangile et pardonner les injures. Vous m'en avez donné la preuve ce matin, cette bonté de votre âme et la bienveillance avec laquelle j'ai été reçu dans cette maison hospitalière — ici je m'inclinai du côté de madame — m'engage à vous parler franchement, sans détours, et à mettre à nu mon cœur, que je vais vous faire voir sans fard.

Je m'arrêtai un instant pour respirer, boire le restant de mon café et profiter de ce que j'avais le nez dans ma tasse pour jeter un coup d'œil circulaire sur mes auditeurs. L'attitude était très favorable... On m'écoutait avec curiosité et bienveillance. Mon exorde avait produit son petit effet.

— Je suis journaliste. Oh!.. je sais ce que vous m'allez dire... Les journalistes sont comme les artistes, des riens qui vaille. Soit, je vous l'accorde, quoique je

ne partage pas votre avis. Mais vous admettrez bien que puisqu'il y a fagots et fagots, il y a aussi journalistes et journalistes. Je ne suis point de ceux que l'on représente *noçant* — pardonnez-moi le mot — avec les actrices et menant joyeuse vie. Ceux-là ne sont pas des journalistes. Ce sont des intrigants qui se sont faufilés dans la boutique. Je suis d'une honorable famille ; j'ai vingt-huit ans, je ne suis pas trop mal de ma personne, j'ai des relations, je gagne bon an mal an 12,000 francs, ce qui représente les intérêts de 240,000 francs à 5 °/₀. Je suis arrivé à une petite notoriété qui me permet d'espérer gagner le double d'ici à cinq ou six ans, et — ici je me levai — j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre fille.

Un sceau d'eau glacée jetée sur la tête de M. Briodet n'aurait pas produit plus d'effet que ma dernière phrase. Il poussa d'abord un cri inarticulé, puis, se levant en bondissant, me prit par le collet et me secouant dit :

— Donner ma fille à un journaliste !... Jamais ! jamais !! jamais !!!

Et à chaque *jamais*, il me secouait abso-

solument comme un prunier dont on veut faire tomber les fruits.

Enfin,épuisé, ou plutôt essoufflé,par cet exercice, il retomba dans son fauteuil, tandis que moi, tout étourdi, je me laissai tomber dans le mien.

Au bout de quelques secondes d'un silence embarrassant, il s'adressa à sa femme, très-effarée aussi.

— T'attendais-tu à cette demande ?

— Moi ? Non point.

— L'approuves-tu ?

— Mais... il me semble... qu'il faudrait d'abord savoir ce qu'en pense notre fille.

Il se retourna vers moi.

— Est-ce avec l'autorisation de ma fille que vous m'avez adressé cette demande ?

J'hésitai.

— Avec son assentiment, oui, avec son autorisation, non.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, monsieur, ma fille vous y aurait-elle autorisée, je vous préviens d'une chose : ce mariage ne se fera pas.

— Et pourrais-je en savoir la raison ?

— Parce que j'en ai décidé autrement,

et mon choix est tout fait. Je voulais marier Céline dans un an ou deux avec mon neveu Edouard. Je n'avais encore parlé de cela ni à ma femme, ni à ma fille. Mais mon gendre ne peut être qu'un négociant comme moi; il reprendra la suite de mes affaires. Pardonnez-moi ma brusquerie de tout à l'heure et croyez, monsieur, à tous mes regrets.....

— Avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. Je connais la suite, monsieur Briodet. Permettez une simple observation. Je suis très-têtu, je vous en préviens. Vous venez de me dire que jamais vous ne me donnerez votre fille! Eh bien! moi je me suis mis dans la tête que je l'aurai.

—Monsieur, ceci est une impertinence!.

— Aucunement; vous ne pouvez sacrifier ainsi le bonheur de votre seule enfant. Ce sera une lutte entre nous. *Vous ne voulez pas?...* JE VEUX, MOI. Nous verrons qui gagnera. Vous n'avez aucun motif sérieux pour me refuser celle que j'adore et qui parait ne pas me détester. Eh bien je trouverai un moyen de vous forcer la main. Sans adieu, mon cher futur beau-père. Madame, je dépose mes respects à vos pieds.

Et je sortis d'un air calme et majestueux. Le reste? tu le comprends facilement.

Ce fut une lutte. Tous les jours je me rendis chez M. Briodet, pour lui renouveler ma demande. Il me fit jeter à la porte. Je lui écrivis alors, changeant mon écriture, faisant jeter mes lettres à la poste en divers endroits pour le dérouter. Puis, bientôt, j'eus des intelligences dans la place. Grâce à une femme de chambre, je correspondis bientôt avec ma Céline chérie, qui, sensible à mon entêtement, me jura qu'elle n'épouserait jamais son cousin qu'elle détestait, du reste. Elle résisterait aux volontés paternelles.

Je finis par exaspérer tellement le père Briodet par mes poursuites, qu'il se décida à faire un voyage avec sa femme et sa fille, afin de me dépister. Il emmenait son neveu pour qu'il puisse faire la cour à sa cousine, et devant ma persistance à me présenter en prétendant, il fut décidé que le mariage aurait lieu au retour.

Maintenant tu en sais autant que moi. Prévenu du départ, je partis dans le même

train. A Bellegarde, tandis que le commissaire visitait les passe-ports, je renouvelai verbalement à la gare, ma demande au père Briodet qui, furieux de se voir suivi, me dénonça comme un communard fuyant à l'étranger. Je fus arrêté ; il me fallut cinq heures pour me justifier, et naturellement je perdis la piste.

Ce fut seulement à Saxons que je parvins à la retrouver, et maintenant j'espère bien ne plus la perdre. Tu connais mon histoire entière, tu vois à quel point j'en suis et qu'un dénoûment est prochain, forcé. Es-tu décidé à m'aider ?

— En douterais-tu un seul instant?.. Je suis à toi à la vie, à la mort. Dès aujourd'hui je ne te quittes plus, je suis ton ami, ton associé, ton frère, tu épouseras où je mourrai à la tâche.

Mon ami me sauta au cou et m'embrassa cordialement.

***

Le récit de Bouillardin m'avait amusé. Très-lié avec lui, l'aimant de bonne et sincère amitié, je ne pouvais faire autrement que donner suite à la promesse que je ve-

nais de faire de l'accompagner et l'aider dans son entreprise, étant doublement intéressé, comme ami et comme spectateur, à savoir la fin de cette histoire amusante commencée à la façon d'un roman de Paul de Kock.

A Lausanne, nous descendimes à l'hôtel du Grand-Pont. La capitale du canton de Vaud n'est point très-grande et nos recherches n'y devaient pas être longues, malgré la quantité d'hôtels qui pullulent dans cette ville coquettement assise sur le versant d'une colline, entourée de vignes et d'arbres fruitiers, et les pieds baignés dans cet admirable lac Léman, qualifié de *plusieurs* par M. Rouher en un jour de lyrisme.

Dès le même soir nous parcourions la liste des étrangers publiée par un journal de la localité, et nous découvrions nos personnages à l'hôtel Gibbon. Par un heureux hasard cet hôtel était voisin du nôtre. Bouillardin ne se tenait pas de joie et voulait de suite se présenter au père Briodet pour lui renouveler sa demande en mariage.

— C'est peut-être un mauvais système,

lui dis-je, que de continuer cette scie. — Pardonne-moi le mot. — Il faudrait trouver autre chose... As-tu lu le *Trente-et-quarante* d'Edmond About.

— Parbleu! qui n'a lu cette œuvre charmante!.. Mais quel rapport?..

— Tu vas voir. Ton futur beau-père ressemble fort au capitaine Bitterlin. Ta situation d'amoureux est la même: détesté du père, aimé de la fille, et pardessus tout en voyage, et en Suisse!.. Eh bien il faudrait tout simplement opérer comme l'amoureux du roman d'About: suivre ton beau-père à venir partout où il ira, et trouver le moyen de lui rendre un service éminent, sauver sa vie peut-être...

— Tiens!.. c'est une excellente idée que tu as là!

— J'en ai toujours ainsi, dis-je en me rengorgeant.

— Et tu m'aideras.

— Parbleu!.. au besoin je pousserai... par inadvertance... le père Briodet dans un précipice, du moins je ferai semblant... pour que tu puisses, providentiellement et comme par hasard, le retenir à temps, bien entendu, par un pan de son habit...

Bouillardin m'embrassa de nouveau.

— Tu es mon sauveur!.. Ce que tu viens d'inventer est admirable, tout simplement. Nous les suivons, un jour d'excursion, tu heurtes le père Briodet au bord d'un précipice épouvantable, au fond duquel roule un torrent impétueux, il va tomber... pas le torrent, mon beau-père, tout le monde pousse un cri de terreur!.. seul, je me précipite, je le retiens et le dépose doucement dans les bras de sa famille éplorée. Tableau !.. Comme récompense, il m'accorde enfin la main de sa fille, qu'il ne peut refuser à son sauveur, et renvoie le cousin. Voilà mon mariage conclu... Tra déri déra la la !..

Et il sautait!.. il dansait !.. de véritables cabrioles, quoi!

— Voyons, du calme. Rien n'est encore fait, et c'est plus difficile à exécuter qu'à dire. Comme tu y vas ? pour un peu tu jetterais bien le cousin à l'eau pour t'en débarrasser plus vite...

— Ma foi ?

— Je te reconnais plus... Tu deviens féroce ! et l'on dit que l'amour rend doux et bon...

— Cela dépend des tempéraments!..

Le soir même, au moyen d'un louis habilement employé, Bouillardin était entré en correspondance avec sa bien-aimée. Le billet qu'il reçut était fort laconique, mais suffisant :

» Papa pressé de retourner à Lyon pour « hâter mon mariage, a décidé que notre « voyage en Suisse serait très-court. En « sa qualité de Lyonnais et d'habitant des « bords du Rhône, il veut visiter la source « de ce fleuve, et nous rentrerons ensuite. »

« Hâtez-vous. »

Et tout au coin du petit billet il y avait ces trois mots anglais : *I love you*, plus longs qu'un poëme. Bouillardin couvrit de baisers le petit billet, puis le mit dans son portefeuille qu'il plaça religieusement dans la poche gauche de sa redingote... sur son cœur !.. O! les amoureux!

— Hâtez-vous!... m'écrit-elle, tu vois, il faut brusquer le dénouement. Ici il n'y a pas de précipices... et à moins de jeter le père Briodet dans le lac, ou dans le Flon, du haut du Grand-Pont, je ne vois pas trop... Ah!.. décidément ton moyen n'est pas fameux, je reviens au mien, et

je vais de ce pas à l'hôtel Gibbon, faire pour la quinzième fois une demande...

— Voyons ne te décourages pas!.. de la patience, un peu de patience!

— Tu es bon, toi? de la patience!.. On voit bien que tu n'aimes pas! « Hâtez-vous! » et puis « *I lowe you* »... « je vous aime.» Comme c'est beau l'anglais! comme c'est doux!..

— Allons, allons, calme-toi et écoute-moi. Tu sais que la famille Briodet va se rendre à la source du Rhône?

— Oui.

— Eh bien, il faut y aller avant elle. C'est sur la montagne la Furka que ce beau fleuve prend naissance. Allons-y, devançons les voyageurs attendus. Installons-nous là et dressons nos batteries. Il ne manque pas de précipices là-bas, je te prie de le croire.

— Tu as raison. Je vais en prévenir ma bien-aimée, et nous partirons demain matin.

Ce qui fut dit, fut fait. Le lendemain, nous prenions le chemin de fer pour nous rendre tout d'une traite à Andermatt. Au moment de monter en wagon, nous ren-

controns sur le quai lord Statterston, accompagné de son épouse.

— Vous nous avez abandonnés, nous dit-il dans son jargon mi-anglais, mi-français. Ce n'est pas bien. Milady était furieuse. Avez-vous retrouvé le jeune homme en question?...

— Mais oui, il est à l'hôtel Gibbon. Vous le retrouverez là, et s'il vous donne l'explication que vous demandez, je serai bien heureux de la connaître. Si nous avons le plaisir de nous rencontrer à nouveau, vous voudrez bien nous en faire part.

Et saluant les deux insulaires, espérant cette fois en être débarrassé définitivement, nous prenons le train. Notre voyage, effectué en deux jours, n'eut rien de marquant. En arrivant à Andermatt, nous descendîmes à l'*Hôtel du Saint-Gottard* (recommandé par le fameux guide Conty), et nous n'eûmes pas à nous en plaindre.

— Restons ici ; quand la famille Briodet viendra, nous verrons où elle s'installera. Peut-être ira-t-elle à Hospenthal, village à deux kilomètres plus loin, et sur le versant même de la montagne qu'il faut

gravir. En tous cas, nous ne pouvons pas la manquer.

Nous passâmes quatre journées à attendre. Et quelle attente!... Bouillardin courait chaque jour au devant des diligences, absolument comme les garçons d'hôtels qui vont offrir leurs services aux voyageurs. Il revenait chaque fois désespéré.

— Ils ont peut-être changé d'avis, disait-il. Quelle faute de ne pas les avoir attendus à Lausanne même, et les avoir suivis jour par jour. Ah! tu es bien coupable!...

Puis il voulait s'en aller. Je cherchais à le faire patienter en lui faisant comprendre que la famille Briodet, voyageant en touriste, prenait son temps et mettrait peut-être huit jours à faire le chemin que nous avions fait en quarante-huit heures, mais son inquiétude commençait à me gagner.

Enfin le cinquième jour, Bouillardin revint en courant à l'hôtel, et tout essoufflé se jeta à mon cou. Rien qu'à voir sa figure, j'avais deviné ce qu'il en était.

— Ils sont arrivés?...

— Oui, mon ami... et descendus à l'hôtel de la Poste. Ah ! que je suis content! Que tu avais raison!... Tu es un ange!...

— Bien, bien. Quand cela ne va pas, tu m'envoies à tous les diables, mais quand tout marche selon tes vœux, je suis un ange. Enfin!... ils sont arrivés, c'est l'essentiel.

— Ah! à propos!... tu ne sais pas?

— Quoi?...

— Les Anglais sont avec eux!...

— Ah ! bah !

— Ou du moins, ils sont aussi arrivés et descendus dans le même hôtel qu'eux.

— Tiens, l'insulaire ne sera pas encore arrivé à percer le mystère et il suit la piste. Tant mieux. Plus on est de fous, plus on rit.

Bouillardin me quitta et alla rôder aux environs de l'hôtel ou était descendue l'idole de son cœur, afin d'entrer en communication avec elle.

Au bout de deux heures il rentrait. Il avait pu entrevoir sa belle et causer quelques minutes avec elle. La journée du lendemain était consacrée au repos, mais le surlendemain on ferait à pied ou à mulet, l'ascension de la Furka.

— Bien, lui dis-je, nous allons prendre nos mesures. Il ne faut pas que le père Briodet t'aperçoive maintennt. Allons habiter Hospenthal, puis après-demain nous monterons à la Furka; il n'y a qu'une seule route, magnifique du reste. Nous nous arrangerons pour retrouver ou rejoindre la caravane à mi-côte, le hasard nous conduira.

— Les Anglais sont très-bien avec le père Briodet. Ils ont fait connaissance à Lausanne, à l'hôtel; par exemple, il parait que Dupertuis ne les voit qu'à regret.

— Tiens! c'est drôle!... et mais, au fait, c'est charmant... Voilà le moyen d'aborder la caravane tout trouvé!... Nous connaissons les Anglais... leur demandons des nouvelles de leur santé... et...

— Et tu pousses le père Briodet dans le précipice... c'est convenu.

Dans sa joie Bouillardin jeta un éclat de rire si violent qu'il fit apparaitre l'aubergiste effaré.

— Préparez notre note, lui dis-je, nous partons demain matin pour Hospenthal. Indiquez-nous un bon endroit pour y bien déjeûner.

— Allez chez le père Muller, et si vous montez à la Furka, faites-vous mettre dans vos gourdes de son *Kirschwasser* (eau-de-cerises). Vous lui direz que c'est moi qui vous envoie. Au retour vous m'en donnerez des nouvelles.

Nous remerciâmes, et le lendemain matin, le bâton à la main, le hâvre-sac au dos, nous partions *pedibus cum jambis*, ainsi que disait plaisamment Bouillardin, tout en se retournant de pas en pas, pour jeter un regard plein de tendresse aux cheminées fumantes de l'*hôtel de la Poste*.

Arrivés à Hospenthal, nous nous installâmes chez le père Muller, qui nous traita en amis, lorsqu'il sut que nous venions de la part de son collègue d'Andermatt. Il nous servit entr'autres un fromage blanc, appelé *céré*, et ce fameux *Kirchwasser*, méritant la réputation qui lui était faite.

Nous passâmes la journée à étudier la route et à savoir en quel endroit nous rejoindrions la caravane. Il fut décidé que nous monterions les premiers, que nous nous laisserions rattraper par la famille Briodet. Nous confiions au hasard le soin de la présentation et des suites naturelles.

Je comptais beaucoup sur l'esprit gai de Bouillardin pour se tirer de ce mauvais pas. Naturellement, ayant fait plus des deux tiers de l'ascension, le père Briodet ne sacrifierait pas son plaisir et sa fatigue à sa rancune contre mon ami. Et nous continuerions le chemin de compagnie jusqu'au sommet. A nous de tirer parti de cette situation.

Le lendemain, de grand matin, nous partîmes légers de cœur et d'esprit, grâce à un splendide soleil levant qui nous promettait une journée radieuse. Nous nous étions lestés l'estomac d'une bonne tasse de lait chaud, accompagnée d'un excellent pain noir, tout fumant, sortant du four. Nos gourdes étaient pleines de *Kirschwasser* et notre guide, un pâtre des montagnes d'Uri, parlant moitié allemand moitié français, portait des provisions dans un havre-sac et un peu de vin dans un petit baril.

Ce guide portait le pittoresque costume des paysans du pays : culotte de laine bleue, veste grise, gilet écarlate, chapeau de feutre, à grands bords, souliers en bois d'érable, retenus par des

courroies à la manière des sandales, et des guêtres grises. Après quatre heures d'ascension, nous nous arrêtâmes pour nous asseoir au *Reposoir*. Nous avions besoin de souffler un brin, de reprendre haleine; nous mangeâmes un morceau sur le pouce et je proposai d'attendre ici patiemment la caravane qui ne tarderait pas à nous rejoindre, puisqu'elle arrivait à cheval ou à mulet.

Bouillardin fut d'avis de prendre un sentier, de nous cacher dans les broussailles. de laisser la caravane prendre le devant, afin de lui couper la retraite, et alors de la rejoindre à l'improviste.

J'acceptai cette tactique, et après un repos d'une heure, nous grimpâmes à travers les rochers, nous accrochant aux broussailles courtes et piquantes, sorte de bruyères à moitié sèches qui ornent cette partie de la montagne. Nous nous assîmes. Au bout de deux heures d'attente, et qui nous parurent deux siècles! nous vîmes poindre sur la route, au loin, un groupe de voyageurs; comme le cœur nous battit en ce moment.

Moins intéressé certainement que Bouil-

lardin dans la partie qui se jouait, je ne pouvais cependant me défendre d'une certaine émotion. Nous allions échouer ou réussir définitivement. Nous avions peu d'atouts dans notre jeu. L'audace seule pouvait nous sauver.

La caravane avançait. Bientôt nous pûmes reconnaître les voyageurs. C'étaient bien ceux que nous attendions. En tête marchait un guide. Puis venaient les anglais, milord et milady. Ensuite, sur un mulet d'allure douce, venait M. Briodet, suivi de sa femme, de sa fille et du cousin qui se pavanait sur un cheval ; il ne semblait pas rassuré du tout le cousin.

Nous les laissâmes prendre quelque avance, puis nous descendîmes le sentier et nous arpentâmes le terrain pour les rejoindre. Je jetai un coup d'œil sur Bouillardin, il était fort pâle. Il surprit mon regard, se mit à sourire comme pour m'encourager, et me serra la main sans mot dire.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous apercevions de nouveau au détour de la route, les personnes qui nous intéressaient. La caravane avait fait une halte, chacun

était descendu de sa monture, et prenait un temps de repos, en admirant le paysage superbe à voir de cet endroit. De là, en effet, le regard plonge sur la vallée de la Reuss et la jolie vallée d'Ursern ; çà et là, perdues dans la verdure, enfouies dans la mousse, quelques maisonnettes rustiques apparaissent, laissant, de leurs cheminées de bois, échapper des colonnes de fumée se dispersant en paraphes fantastiques dans le bleu clair du ciel. De temps en temps un clocher s'élève à l'horizon, et le tintement lointain des cloches, venait agréablement accompagner en mesure le bruissement des feuilles soulevées par la brise. Rien n'était calme et tranquille comme ce magnifique paysage. Je connaissais déjà ce splendide panorama, aussi j'y jetais un coup d'œil distrait, cherchant dans mon cerveau en ébullition, le moyen d'aborder la famille Briodet. Le plus difficile n'était pas précisément de l'aborder, en somme, c'était de rester dans la place, c'est-à-dire, en leur compagnie, pour le restant du chemin.

Nous approchions, je sentais Bouillardin trembler.

— Allons, du courage, mon ami, lui dis-je, voici le moment décisif. Il faut hardiment aborder les Anglais que nous connaissons. Moi, je me ferai présenter par eux. Pendant ce temps, fais ce que tu pourras. La situation t'inspirera peut-être.

— Sois sans crainte, je serai fort en face du danger. Mais si je n'ai pas l'occasion de te parler, une fois que nous les aurons abordés, n'oublie pas le précipice.

Je ne pus m'empêcher de sourire. En ce moment nous abordions la caravane. Nous nous dirigeâmes — en saluant la compagnie — droit aux Anglais.

— Quel heureux hasard!... m'écriai-je en tendant la main à lord Statterston. Nous nous rencontrons à toutes les altitudes. J'en suis enchanté.

Milord et milady nous serrèrent les mains à l'anglaise et nous échangeâmes quelques mots. Je regardais alors M. Briodet. Stupéfait d'abord de l'apparition de Bouillardin, il l'avait toisé d'un air courroucé. Puis avait tourné le dos. Appelant sa femme et sa fille près de lui, ils semblaient tenir un conciliabule. Je

crus comprendre qu'il allait se décider à repartir.

— Veuillez donc me présenter à vos compagnons de voyage, dis-je à l'Anglais.

Milord me présenta à M. Briodet et à sa famille. Le gros négociant salua froidement et d'une façon peu encourageante.

— Je vous demande la permission, monsieur, lui dis-je de l'air le plus aimable que je pus trouver, de me joindre à votre compagnie, puisque j'ai le bonheur de rencontrer des compatriotes à cette hauteur.

— Il est probable, monsieur, me répondit-il, que nous ne ferons pas route ensemble. Vous paraissez vouloir continuer l'ascension ; nous, ma famille et moi, du moins, nous allons redescendre.

— Comment, s'exclamèrent les Anglais dans leur baragouin dont je fais grâce aux lecteurs, vous allez redescendre? Mais nous sommes aux trois quarts du voyage. C'est seulement maintenant que cela va être intéressant.

— C'est possible, mais je risque trop de me trouver avec des figures déplaisantes sur le sommet de cette montagne, répli-

qua brusquement le Lyonnais en se tournant vers mon ami.

— Vous auriez tort de renoncer à votre ascension, monsieur, insinuai-je. Comment, vous auriez gravi la moitié, plus de la moitié même de la montagne, et maintenant vous reculeriez? Ce serait du dernier ridicule pour un touriste sérieux, et certainement les journaux de la localité en plaisanteraient agréablement.

Les dames semblèrent intercéder pour la continuation de la route. Il parut hésitant. Je repris :

— J'ai fait plusieurs fois ce voyage, Monsieur, je connais beaucoup le pays pour l'avoir habité pendant de longues années Je vous servirai de guide, de cicérone. Je vous conterai les histoires, les légendes de chaque pierre, chaque ruine, chaque pont. Et lorsque vous serez de retour chez vous, vous pourrez raconter votre excursion comme si vous connaissiez ce pays depuis votre enfance. Vous verrez plus haut, le panorama est vraiment merveilleux.

Soit qu'il eût réfléchi qu'il serait honteux de paraître reculer devant Bouillardin, soit que sa femme et sa fille l'eussent

emporté par leur influence, il se décida à continuer l'ascension. Nous nous préparâmes à reprendre la route. Je regardai Bouillardin. Pendant ce colloque, mon ami, fort embarrassé de sa tenue, avait conversé, ou fait semblant de converser, avec milady, qui avait l'air, ma foi, de prendre un grand plaisir à sa conversation.

Enfin le plus gros était fait. Nous allions faire route ensemble. Qu'allait-il se passer en chemin?

Chacun reprit place sur sa monture, les uns à mulet, les autres à cheval, qui à pied, qui à âne. Bouillardin — tout en jetant de furtifs regards sur mademoiselle Briodet — s'était attaché tout à fait aux Anglais qu'il ne quittait pas d'une semelle. Moi, je me consacrai, tout entier, à l'accaparement du Lyonnais, qui ayant fait ranger sa fille à sa gauche et sa femme à sa droite, ressemblait assez, sur sa monture paisible, à un hérisson en colère.

J'entamai la conversation en racontant les histoires et les légendes du pays que je connaissais plus ou moins bien. Soit que ma conversation ait intéressé M. Briodet, soit que le beau temps et l'air pur et

frais ait vivifié son tempérament sanguin, il se dérida peu à peu.

A un moment, il me montra au loin un petit village accroché au flanc de la montagne, et dont le clocher de l'église se détachait sur l'azur bleu du ciel.

— C'est Hospital, lui répondis-je, un petit village sans importance. La tour que vous voyez plus haut sur cette petite colline, derrière laquelle s'étend la jolie vallée d'Ursern, est des plus anciennes. On dit qu'elle a été construite par les Lombards. Vous la voyez d'ici, enlacée par une ceinture de lierre. Cela est d'un effet pittoresque et charmant, eh bien, malgré cet air bénin, cette tour a une légende terrible.

— Contez-nous la, monsieur, ma femme et ma fille adorent les légendes.

— Enchanté de pouvoir satisfaire le goût de ces dames. Eh bien, autrefois, — il bien y a longtemps de cela — cette tour servait de résidence aux baillis que l'Autriche, alors maîtresse de la contrée, envoyait ici pour gouverner en son nom.

Or, l'un de ces baillis ou préfets, dont on ne se souvient même plus du nom,

était renommé pour sa méchanceté et sa violence. On racontait, entr'autres, qu'il avait fait enfermer dans un sac de toile et précipiter du haut de la tour, un pauvre diable qui avait osé lui refuser d'user du *droit du seigneur*, dont jouissaient, à cette époque, tous les nobles sur les vassaux.

— Oh ! la canaille, interrompit M. Briodet.

Flatté par cette interruption qui me prouvait que j'étais écouté, je continuai ma légende :

Il y avait aussi à cette lointaine époque, dans cette vallée qui se déroule à vos pieds, une jeune paysanne d'une beauté si grande, d'une vertu et d'une bonté si universellement connue, qu'on l'avait surnommée la *Violette de la Vallée.*

Cette jeune fille était fiancée à un gars du village voisin. Les enfants s'aimaient dès leur plus tendre enfance, les parents venaient d'accorder leur consentement, et la noce devait avoir lieu sitôt les récoltes rentrées, lorsque, par malheur, le bailli se promenant un jour dans les champs, rencontra Violette et en tomba éperdûment

amoureux. Il fit sa déclaration, mais la jeune fille ne sut qu'en rire et osa même — la jeunesse ne doute de rien — se moquer de lui.

Furieux d'être dédaigné, il donna à ses soudards l'ordre d'enlever la jeune fille et de l'amener dans sa tour où il saurait bien avoir raison de sa résistance.

Mais la mère de Violette, prévenue à temps, fit fuir sa fille dans le canton voisin, chez des parents, tandis qu'elle, revêtue des habits de sa fille, était prise pour elle, saisie et entraînée au château. Le bailli, s'apercevant de la substitution, entra dans une colère effroyable et ordonna que la malheureuse mère soit jetée du haut de la tour dans le précipice.

— Oh! l'infâme gredin, s'écria de nouveau M. Briodet, tandis que les deux dames elles-mêmes ne purent s'empêcher de pousser un petit cri.

De plus en plus triomphant dans mon rôle de narrateur, je repris :

La pauvre mère, éperdue, affolée eut beau se rouler aux pieds de ce tyran féroce, rien n'y fit. Alors se voyant perdue, elle se dégagea brusquement des mains

des soldats, se précipita sur le bailli, l'enlaça dans ses bras et l'entraîna avec elle. Les deux corps roulèrent dans la profondeur de l'abîme en rebondissant de rochers en rochers, et allèrent se perdre dans le torrent. On ne les retrouva jamais.

Leurs corps mutilés, disent les bonnes gens du pays en se signant, viennent encore parfois recommencer leur lutte sur cette tour délabrée, et maint vieux paysan d'Hospital, prétend avoir vu, par une sombre nuit d'hiver, des spectres renouveler ce saut périlleux.

— Ah! mais elle est très-jolie votre légende, me dit M. Briodet. N'est-ce pas, mes enfants, dit-il en se retournant vers les siens.

— C'est très-beau, en effet, répondit le cousin, mais cela me paraît bien invraisemblable.

Un sourire ironique que je surpris sur les lèvres de Mlle Céline, me prouva qu'elle estimait à sa juste valeur la réponse et l'esprit de son cousin.

Tandis que nous devisions ainsi, nous étions arrivés au sommet du glacier, et la vue des magnificences qui se dérou-

laient devant nous, nous fit à tous oublier en un instant, la situation piquante dans laquelle nous nous trouvions.

A notre droite s'élevait le Mutthorn, à gauche, le Galenstock, couverts l'un et l'autre de neiges éternelles, dorées par les rayons d'un soleil splendide. Devant et derrière nous s'élevaient les grandioses sommets des Grisons et d'Uri, dont la vue est moins âpre, moins froide que celle des masses sauvages du Valais. Là aussi, il y a des champs de glaces éternelles qu'aucun soleil d'été ne parviendra à fondre jamais. A mi-côte se trouvait un riant tapis de mousse et de verdure, parsemé des fleurs les plus charmantes : les auricules dorées, les renoncules, la soldanelle couleur lilas, les saxifrages, les œils-de-Christ, les gentianées bleues, pourpres et jaunes ; le rhododendron, cette brillante rose des Alpes, s'épanouissaient en buissons innombrables, au bord de gouffres et de précipices dont l'œil ne mesure la profondeur qu'avec effroi.

Des saules nains à côté desquels rampe sur le sol le joli azaéla, contribuaient à égayer ce beau paysage, qu'une plume est

impuissante à décrire, et dont le pinceau de Calame a pu donner une faible idée.

Cesimmenses montagnes deglaces, dont les sommets blancs se perdent dans l'azur du ciel et semblent menacer de leurs pointes l'espace infini, tandis que leurs solides bases sont perdues dans la mousse et les fleurs, me plongeaient dans une espèce de béatitude profonde. Je fus tiré de mon extase par la voix désagréable du cousin, M. Dupertuis.

— Ah ! ça, mais il fait froid ici, s'écria-t-il. Est-ce que nous allons rester longtemps plantés là comme des échalas ?

— Oh ! encore quelques instants, dirent les dames. C'est magnifique un pareil spectacle.

— Je ne dis pas non, mais c'est si haut !... J'ai presque peur que la tête me tourne. Vous, monsieur, qui êtes si bien renseigné sur ce pays, à quelle hauteur sommes-nous ?

— Mais à quelque chose comme 7,419 pieds au-dessus du niveau de la mer, soit près de 2,473 mètres.

— Ah ! ah ! si haut que cela. Je vais ins-

crire ce chiffre sur mon calepin, et quand je serai de retour à Lyon, je les étonnerai bien chez Casati, en leur racontant cette ascension. Puis ayant remis son calepin dans sa poche, il ajouta :

— Après tout, cela n'a rien de bien extraordinaire ce spectacle, tout dépend des goûts ; moi je trouve que toutes ces montagnes dont le haut est blanc, tandis que le bas est vert ou bleu, resemblent furieusement à des pains de sucre.

Et tout fier de sa comparaison, il se mit a rire bruyamment, tandis que Bouillardin murmurait un *crétin*! qui faillit le compromettre, car je crus un instant que M. Briodet l'avait entendu.

Cependant le froid commençait sérieusement à nous gagner, et nous jetâmes un dernier coup d'œil sur ce panorama éblouissant de beautés.

M. Briodet déclara qu'il était heureux d'être venu jusque là, la vue le payait de sa peine et d'un contact désagréable.

Il appuya fortement sur cette dernière partie de sa phrase, je ne fis pas semblant de l'avoir entendu, et je lui dis :

— Alors vous n'êtes pas fâché d'avoir

suivi mon conseil et continué cette ascension.

— Au contraire, j'en suis enchanté et je vous remercie de votre insistance. Cette ascension est le plus beau jour de ma vie, — en disant cela avec solennité, le brave négociant lyonnais ne se doutait guère qu'il parodiait l'honorable M. Joseph Prud'homme. — Et chaque fois que je verrai couler les flots du Rhône à Lyon, je songerai que j'ai vu leur berceau magnifique. Je suis heureux, très-heureux d'avoir vu l'endroit où ces flots jaunâtres qui passent sous le pont de la Mulâtière, prennent leur naissance.

Et, après un dernier coup d'œil, il remonta à cheval et nous redescendîmes.

La descente se fit plus gaîment que la montée. Je fis tous mes efforts pour me lier avec M. Briodet, qui sembla prendre le plus grand plaisir aux racontars que je lui débitais.

— On m'a parlé du pont d'Uri appelé le Pont-du-Diable, me dit-il; si vous voulez, monsieur, nous irons le voir demain. Vous nous en conterez la légende, si tou-

tefois il en a une.

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Soit.

— Eh bien, le vieux pont du Diable est tout simplement un rocher tombé du haut de la montagne, et qui, retenu par les flancs resserrés du ravin, forme un pont naturel, mais très-étroit. Peu à peu, cependant la nécessité d'un autre passage, plus large, plus commode, se fit sentir ; un pont jeté sur la gorge profiterait au pays.

Le bourgmestre ne cessait de songer à ce pont à construire ; les ressources trop faibles de la commune, ne permettaient pas de le faire. Un soir, à minuit, plongé dans ses réflexions, au coin de son foyer, il vit, tout à coup, sortir de la flamme vacillante, un petit homme noir, aux pieds fourchus, qui lui dit en ricanant :

— Si tu veux faire un marché, bourgmestre, je te construirai ton pont.

— Toi ?... Serais-tu le diable ?

Et le brave homme se recula avec terreur.

— Que je sois le diable ou non, peu importe ? Faisons un marché !...

— Lequel ?

— Demain matin, le pont que tu désires

sera construit, mais à une condition...

— Voyons ?

— C'est que la première âme qui passera sur le pont m'appartiendra.

— Soit, dit le bourgmestre, prenant une résolution subite, celle de se sacrifier pour le bien de ses concitoyens et de passer sur le pont le premier. Mais qui me prouves que tu as le pouvoir dont tu te vantes ?

— En voici la preuve, dit le petit bonhomme en ricanant.

Et prenant des charbons ardents dans le foyer, il les tendit au bourgmestre en lui disant :

— Tiens, de ces charbons brûlants, je viens de faire de l'or.

En effet, les charbons incandescents étaient transformés en beaux et gros morceaux d'or le plus pur, que, tout joyeux d'une pareille aubaine, le bourgmestre enferma précieusement dans le coffret ou étaient déposés les papiers de la famille.

Puis, quand il se retourna le petit homme noir avait disparu.

Le lendemain, de grand matin, il se leva

pour aller voir si la promesse avait été tenue; entre nous, il n'y croyait guère, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant un beau pont tout neuf, fait de pierres de taille, reliant les deux montagnes. Et au bout du pont, le petit homme noir, qui attendait et qui lui cria :

— Tu sais nos conventions ?... la première âme qui passera sur le pont m'appartiendra.

Le bourgmestre retourna chez lui tout songeur. D'abord, dans un moment d'enthousiasme, il avait songé à se sacrifier pour le bien-être de ses concitoyens, mais à la vue de ce beau soleil levant, de cette nature radieuse, même la vue de ce pont tout flambant neuf, lui redonna un certain amour de la vie.

— Comment faire, pour éluder ma promesse, sans cependant encourir la damnation d'abord et surtout conserver le pont ?..

Et, tout pensif, le bourgmestre se rendit auprès du curé, lui conter son cas.

Est-ce le curé, ou sa servante, est-ce le bourgmestre qui trouva le moyen cherché ?... l'histoire ne le dit pas. Mais toujours est-il que vers neuf heures,

le petit homme noir attendant toujours au bout du pont la première âme qui devait passer, vit venir à lui, toute une procession d'hommes et de femmes, chantant des cantiques. En tête, marchait le bourgmestre portant un grand sac, plein. Puis venait monsieur le curé, portant le Christ, et les enfants de chœur, en grand costume. chantant, psalmodiant et encensant.

Arrivée près du pont, la procession s'arrêta. Le bourgmestre seul s'avança.

— Est-ce qu'il se dévouerait vraiment pour ses concitoyens? se dit le petit homme noir. Non, ce serait par trop beau.

Le bourgmestre déposa le sac à l'entrée du pont, et, s'adressant au petit homme :

— Il a été convenu que tu posséderais la première âme qui passerait sur ce pont, eh bien, prends-là!..

Ce disant, il détacha le sac d'où s'enfuit un chien, ayant une casserole attachée à la queue, et poursuivi par les huées de tout le monde.

Le diable poussa un ricanement atroce, voulut renverser le pont et détruire son

travail, mais le curé, étendant la main, bénit l'ovvrage maudit, qui résista à l'effort de Satan. Celui-ci fut obligé de s'enfuir honteux et confus, car le bourgmestre avait en somme tenu son engagement. Le soir, en rentrant chez lui, le brave homme voulut faire voir à sa famille les beaux morceaux d'or que Satan lui avait donné, mais il se brûla horriblement les doigts, en ne retrouvant dans sa cassette que des charbons ardents.

Ce fut la seule vengeance du dieu des ténèbres.

Et voilà la légende du Pont-du-Diable, telle qu'elle m'a été dite dans le pays.

Le père Briodet fut enchanté de cette légende, comme de la première que je lui avais contée. Si enchanté, que pendant ce temps nous avions atteint, à Andermatt, l'hôtel habité par nos personnages, et que nous nous installions, non-seulement dans le même hôtel, mais, une heure à peine après notre arrivée, à la même table d'hôte, en face d'un splendide dîner.

Bouillardin nageait dans la joie la plus grande.

Quel chemin nous avions fait, physiquement et moralement, dans cette journée mémorable, tout à la fois sur la montagne et dans le cœur de M. Briodet !..

Le matin encore, il n'aurait pas fallu que Bouillardin songeât à lui parler, et voilà le soir de cette journée, il était assis à la même table que lui — une table d'hôte, c'est vrai, et où le premier venu avait droit de s'asseoir — mais enfin ayant l'air de faire partie du même groupe. Les deux personnages n'avaient pas échangé un mot. M. Briodet tournait le dos avec affectation, chaque fois que le hasard semblait approcher Bouillardin de sa personne. Il le regardait avec des airs de préfets de l'ordre moral, et sa lèvre dédaigneuse laissait échapper un sifflement insolent toutes les fois que la voix de mon ami s'élevait un peu.

Cependant nous avions joliment avancé la besogne. Le tout était de rester maître du terrain encore un jour ou deux. Le dîner se passa assez gaiement. M. Briodet me fit raconter encore une historiette ou deux, je finis par accaparer complètement la confiance du bonhomme en le forçant

à conter à son tour quelques histoires de sa vie de garçon, au temps où il était commis-voyageur. J'eus le talent d'applaudir et de faire applaudir ses récits à temps, et M. Briodet se persuada facilement qu'il était énormément spirituel à force de me l'entendre répéter.

A neuf heures, chacun, assez fatigué de sa journée, du long dîner et peut être des histoires du dessert, se retira dans son appartement.

Bouilardin et moi, nous prîmes une chambre à deux lits, afin de pouvoir converser à notre aise, et combiner pour le lendemain, notre plan de bataille. Mais soit que la fatigue fût trop grande, soit que notre cerveau surexcité pendant cette mémorable journée, se fut vidé, au bout d'une heure de recherches, nous n'avions rien trouvé et nous nous endormions; un ronflement accentué ayant répondu à la dernière proposition que je faisais à Bouillardin, m'invita à faire comme lui et, me tournant sur le flanc droit, je n'hésitai pas à entonner ma partie dans ce duo sonore.

Il y avait peut-être deux heures que

nous étions plongés dans ce premier sommeil si bienfaisant, après une longue promenade, lorsque nous fûmes éveillés par des cris terribles et un brouhaha immense, Bouillardin et moi, mettant rapidement nos vêtements les plus indispensables, nous nous précipitâmes dans les couloirs où le plus étrange spectacle nous attendait. Les bonnes et garçons de l'hôtel, réveillés en sursaut comme nous, étaient accourus avec des lumières; les voyageurs inquiets, vêtus du plus simple appareil, entrebaillaient leurs portes et demandaient si le feu était à l'hôtel. Les cris partaient d'une chambre au fond du couloir, on s'y précipita, et on trouva là M. Dupertuis, confus, effaré, dans le costume d'un homme arraché à son premier somme, un bougeoir à la main, et, dans le lit, une superbe négresse, hurlant d'effroi et de peur.

Le spectacle était risible et le fut bien davantage, lorsqu'on eut l'explication de ce quiproquo ressemblant plutôt à une farce de carnaval, ou à un vaudeville du Palais-Royal.

Voici ce qui s'était prosaïquement passé.

Dans le courant de la nuit, M. Dupertuis, indisposé, se leva et alla, dans le couloir, chercher certain cabinet, sa lumière s'éteignit au contact d'un courant d'air établi par une porte ou une fenêtre. Se souvenant qu'il n'avait pas fermé la porte de sa chambre, il alla, en tâtonnant le long de la muraille, jusqu'à ce qu'il trouvât une porte entr'ouverte. Il entra, ferma et se mit au lit, lorsque, tout-à-coup, il sentit quelque chose remuer dans sa couche. Etonné, légèrement effrayé, il poussa une exclamation, se leva rapidement, alluma un bougeoir sur la cheminée et aperçut, avec stupéfaction, dans le lit, une superbe négresse. Il s'était trompé de chambre. En effet, un couple nègre, — domestiques d'une grande famille anglaise, — arrivé de la veille, logeait dans ce couloir, à proximité de ses maîtres.

Le nègre, ayant eu, de même que Dupertuis le besoin de s'absenter un instant, était sorti, laissant aussi sa porte entr'ouverte, et Dupertuis, rentrant le premier, dans l'obscurité, s'était trompé.

La négresse voyant un blanc qu'elle ne connaissait pas, à la place de son africain,

se mit à pousser des cris épouvantables, qui, ahurissant le malheureux Dupertuis, le mirent dans l'impossibilité de s'expliquer, si bien que la négresse croyant avoir affaire à un assassin, hurlait de plus en plus fort. De là, le tapage, l'arrivée des domestiques de l'hôtel et le réveil des voyageurs.

Tout s'expliqua enfin et chacun rentra chez soi fort égayé, sauf le nègre et Dupertuis. Jugez si, le lendemain matin, le déjeûner fut gai. Les lazzis de toutes sortes pleuvaient sur ce malheureux jeune homme, qui avait eu l'imprudence de venir à la table d'hôte, où il fut accueilli par des rires universels. L'histoire était d'autait plus amusante que le nègre se figurait Dupertuis cherchant une aventure galante auprès de sa moitié, roulait des yeux furibonds chaque fois qu'il le rencontrait.

Je remarquai avec plaisir que cet incident avait jeté un certain froid entre Dupertuis et la famille Briodet; les dames quittèrent le déjeûner avant le dessert et se retirèrent. Immédiatement, après leur départ, les lazzis qui avaient été modérés.

par la présence du beau sexe, recommencèrent de plus belle, et le pauvre garçon n'eut pas l'esprit de les recevoir avec sang-froid. On sentait bouillonner en lui la colère contenue. Bouillardin, en rival jaloux, se jeta avec joie dans la mêlée.

— Un proverbe dit que la nuit tous les chats sont gris : il en est de même pour les femmes. C'est le cas, où jamais, de dire qu'elles sont toutes noires.

La plaisanterie était plus que faible et surtout d'un goût douteux, cependant, étant donnée la situation, elle fit rire les assistants et pâlir Dupertuis.

— J'aurais bien voulu vous voir à ma place, répondit-il aigrement. Vous n'auriez pas eu le loisir de regarder la couleur.

— C'est cependant votre habitude de la bien choisir, et de ne l'abandonner qu'au dernier moment, comme à la roulette.

Cette allusion à la conduite du jeune homme à Saxon, le mit hors de lui.

— Mêlez-vous de vos affaires, répliqua-t-il brutalement. Quand on a été mis à la porte d'une maison honorable, on ne s'accroche pas aux gens comme vous le faites.

Ce fut au tour de Bouillardin de pâlir.

— Monsieur Dupertuis, dit-il froidement, vous êtes un polisson.

— Monsieur!...

— Auquel je vais tirer les oreilles.

— Ah! par exemple, je voudrais voir cela, dit le jeune Dupertuis, se levant menaçant.

Nous voulûmes intervenir :

— Allons, messieurs, du calme. C'est une plaisanterie : Voyons....

— Je répète, dit Bouillardin, que monsieur est un polisson, auquel je tirerai les oreilles chaque fois qu'il se trouvera sur ma route.

Dupertuis, hors de lui, saisit son verre plein, et en lança le contenu au visage de Bouillardin, lui criant :

— Vous me rendrez raison de cette injure.

— Quand vous voudrez, repliqua Bouillardin, essuyant quelques gouttes de vin qui avaient rejailli sur sa redingotte.

On comprend que le déjeûner finit là. Je sortis emmenant mon ami, désolé de ce qui venait d'arriver.

— Que le diable t'emporte, lui dis-je, cela marchait comme sur des roulettes, et

pour un coup de tête tu viens de tout gâter.

— Qui sait?... dit philosophiquement Bouillardin. Un duel est peut-être le moyen de tout arranger. Je ne me suis jamais battu ; cela m'amusera. Et puis, de deux choses l'une : ou il me tuera, et alors je n'ai plus besoin d'épouser Céline, où je le tue, et alors ce n'est plus lui qui l'épouse, ce que je voulais. J'ai tout à gagner et rien à perdre. A propos, tu vas être mon premier témoin, tâche d'en trouver un second, arrange l'affaire pour le mieux. Le plus vite possible, par exemple, demain matin, si possible.

Trouver un second témoin n'était pas chose extraordinairement facile. Nous ne connaissions personne dans l'hôtel qui put nous rendre ce service d'ami. J'espérais bien, au fond, arranger la chose, de manière à ce que cela ne finit pas d'une façon tragique, mais encore fallait-il trouver un second témoin.

Je laissai donc Bouillardin, calmé, seul dans notre chambre commune, et allait trouver lord Statterson, le prier de voubien m'aider en cette occurence, mais j'ar-

rivai trop tard.

Il était retenu par M. Dupertuis, et se trouvait, avec M. Briodet, témoin du jeune homme.

J'allai alors hardîment m'adresser à un voyageur que j'avais remarqué à table d'hôte et qui m'avait semblé Français. Je ne m'étais pas trompé. C'était un jeune sous-préfet, M. Léon Gautier, mis en disponibilité par le 24 mai, et qui se reposait de ses fatigues administratives par un petit voyage d'agrément.

Il accepta avec empressement, et, après quelques minutes de conversation, pour nous mettre bien d'accord, nous allâmes trouver M. Dupertuis, qui nous renvoya auprès de ses seconds : MM. Briodet et lord Statterson. Je n'entreprendai pas le récit de notre conversation, fort longue et fort peu intéressante. Je fis tous mes efforts pour arranger l'affaire à l'amiable, en tant que les intérêts de mon client le permettaient, sans que son honneur put souffrir le moindre soupçon. Mais en face de la résolution de M. Dupertuis, encore sous l'influence de l'irritation des nombreux coups d'épingle que son amour-propre

avait eu à subir, irritation sous laquelle on sentait bien poindre la jalousie et la rancune du rival, je ne pouvais trop insister, d'autant plus que Bouillardin avait été en quelque sorte frappé.

La discussion fut assez ardue pour savoir quel était l'offensé, ces messieurs prétendant que c'était notre client qui avait provoqué par son attitude et ses propos. Mais nous ne voulûmes pas accepter cette thèse, Bouillardin avait été frappé, ou du moins le geste de Dupertuis, lui jetant le contenu de son verre à la face, en faisait l'agresseur. Nous étions donc l'offensé, et nous avions le choix des armes. Je choisis le pistolet.

Bouillardin n'avait jamais de sa vie tenu ni un fleuret ni un sabre, pas plus, du reste, qu'un pistolet. Je ne savais pas s'il en était de même de notre adversaire, mais en prenant le pistolet, j'égalisai les chances, cela me paraissait bien moins dangereux.

Il fut donc convenu que le lendemain matin à six heures nous nous rencontrerions au bout du village, et que là, le docteur de l'endroit qui nous accompagnerait,

nous emmènerait dans un endroit convenable au genre d'exercice auquel nos clients allaient se livrer.

Ces formalités accomplies, après qu'il fut convenu que tout ceci serait secret, et qu'il était bien entendu que les dames surtout, devaient tout ignorer, nous nous quittâmes, et j'allai présenter à Bouillardin son second témoin qu'il ne connaissait pas encore.

Nous le trouvâmes tranquillement assis, et fumant une cigarette. Sur la table, devant lui se trouvaient quelques lettres. Après la présentation faite, et que nous lui eûmes rendu compte des dispositions prises, il se leva, me montra les lettres qu'il avait écrites et me dit :

— S'il m'arrivait quelque chose de désagréable comme de recevoir une balle dans la tête ou le ventre, par exemple, tu auras l'obligeance de remettre ces lignes à leur adresse. Il faut bien prévoir ces petites choses.

Puis nous allâmes faire une petite promenade avant le dîner. Au dîner, qui fut un peu froid, je remarquai que M. Briodet était très-préoccupé, d'une humeur

exécrable; il m'avait déjà semblé, à notre entrevue du tantôt, que son neveu Dupertuis avait considérablement baissé dans son esprit. L'aventure comique de la négresse, la querelle, dans laquelle Dupertuis s'était brusquement jeté, semblaient avoir laissé une impression mauvaise sur l'esprit pratique mais éminemment bourgeois du négociant. Je songeai immédiatement à profiter de ce germe de mécontentement, et à envenimer l'affaire. Après le dîner, j'abordais poliment et sans affectation M. Briodet et nous causâmes pluie et beau temps, puis, peu à peu, je le laissai engager la conversation et venir de lui-même à la rencontre du lendemain matin.

— Heureusement, me dit-il, que nous sommes en Suisse, sur la terre de la liberté. Nous ne risquons aucune poursuite judiciaire.

— Erreur, cher monsieur; le duel n'est pas plus autorisé en Suisse qu'en France. Puis, en supposant que cela soit, vous savez bien que la loi française autorise les poursuites contre des Français ayant commis un délit à l'étranger. Nous n'échap-

perons ni à l'amende ni à la prison.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Diable !... l'amende, cela m'est indifférent. Mais la prison ?... Que le diable emporte Dupertuis !... Il n'y aurait pas moyen d'arranger cela ?...

— Je n'en connais aucun.

Et je le quittai, le laissant sous cette désagréable impression.

Le lendemain matin, à six heures très-précises, nous nous trouvions hors du village. J'avais fait prévenir le docteur, et il nous promit de nous conduire sur un petit plateau, à un kilomètre de là, où nous nous trouverions absolument à notre aise. Tout le monde étant là, nous nous mîmes en marche, séparés en deux groupes, à quelques pas de distance l'un de l'autre.

Le temps était splendide. Un soleil radieux dardait ses rayons sur les cîmes neigeuses, une petite brise fraîche carressait nos visages. Jamais journée n'avait semblé plus belle, aussi l'influence de ce beau temps se fit sentir vivement sur Bouillardin, dont la gaité devint intarissable.

Au bout de vingt minutes de marche, nous avions atteint le sommet d'une petite colline boisée. Au sommet, une grande clairière, tapissée de mousse et d'herbe tendre, semblait nous inviter à la sieste. Un ruisseau s'échappait, en murmurant, à travers un groupe de rochers et joignait son murmure au gazouillement des oiseaux. Jamais je ne vis d'endroit plus charmant et plus propice à un rendez-vous d'amour.

Les témoins s'abouchèrent, tandis que Bouillardin fumait force cigarettes, et que quelques pas plus loin, le docteur entamait une conversation avec le jeune Dupertuis.

Un écu de cinq francs, jeté en l'air, désigna le choix des places, puis il fut décidé que les adversaires, placés à vingt pas l'un de l'autre, feraient feu ensemble au commandement de trois.

Notre compatriote Gautier, qui servait de second témoin à Bouillardin, avait apporté une boîte de pistolet. L'Anglais de son côté en avait apporté aussi. Le sort désigna les armes de l'Anglais.

Tout en parlant, en discutant, je n'a-

vais pas perdu de vue M. Briodet qui me semblait plus embarrassé, plus contrarié que jamais.

Au moment où le choix des armes était décidé, il me prit à part :

— Voyons, me dit-il brusquement ; vous qui êtes l'ami intime de M. Bouillardin, vous ne devez pas tenir énormément à ce qu'il s'égorge avec mon neveu ?

— Pas le moins du monde, au contraire.

— Alors, il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire d'une façon amiable...?

— C'est un peu tard. Mais enfin, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Si M. Dupertuis veut faire des excuses complètes à mon ami, certainement celui-ci les acceptera.

— Ah! oui, voilà...! des excuses...! Certainement il en ferait bien, mais il faudrait que M. Bouillardin en fit aussi...

— Oh! cher monsieur, n'allons pas plus loin. Certes, je serais heureux si je pouvais arrêter l'effusion du sang, mais je défends aussi l'honneur de mon client. Il a été grossièrement injurié, frappé; il a



droit aux excuses les plus plates, et il n'a pas à en faire. C'est inutile.

— Allons, alors! soupira M. Briodet, et je l'entendis murmurer en s'éloignant : la prison...!

Je ne pus m'empêcher de sourire. Tous les préliminaires finis, je priai lord Statterson de compter les vingt pas réglementaires avec moi, afin de marquer les places respectives, et je dis à M. Briodet de charger les ármes aidé par M. Gautier. Puis, cela terminé, les deux adversaires furent placés en face l'un de l'autre. Les témoins s'éloignèrent de quelques pas, je frappai dans mes mains : *Un*, *deux*, *trois*.

Au commandement de trois, les deux adversaires firent feu en même temps.

A peine les deux coups de feu échangés nous nous précipitons vers les adversaires. Tous deux, immobiles à leurs places, n'avaient point bronché; ni l'un ni l'autre n'étaient touchés.

La tenue de Bouillardin avait été très-calme, celle de Dupertuis de même. Les témoins déclarèrent l'honneur satisfait, un procès-verbal fut rédigé séance

tenante et signé, et, chacun se saluant, on revint à l'hôtel.

J'étais enchanté de la tournure qu'avait prise ce duel, fini sans que le sang eût été versé, mais cela n'avançait guère les affaires de Bouillardin.

Je le lui dis en revenant :

— Maintenant, te voilà bien avancé !... Il est évident que tu ne peux demeurer davantage dans le voisinage de la famille Briodet. Après l'esclandre que tu viens de faire, il ne nous est plus possible de les voir, de manger à la même table. Il faut nous en aller dès ce soir.

— Oh ! pardon, très-cher, je ne jette pas ainsi le manche après la cognée. Certainement je ne puis continuer à rester près de ma Céline chérie, hélas ! Mais il ne m'est pas défendu de me trouver, comme par hasard, dans la même ville, je n'irai pas dans le même hôtel, voilà tout; mais nous les suivrons, je ne les perds pas de vue un instant. Qui sait ?.. j'ai un secret pressentiment me disant qu'il surgira d'ici peu un incident favorable.

— Allons, soit; je veux encore consentir à te suivre quelques jours, mais je

crois que ta cause prend de plus en plus mauvaise tournure.

Le soir à l'hôtel, nous fûmes encore voisins de table, et dans la conversation générale, nous apprîmes le départ de la famille Briodet. Bouillardin trouva également le moyen d'annoncer que nous quittions Andermatt, pour nous rapprocher de la France.

Après le dessert, quelques groupes se formèrent au salon ; les dames firent un peu de musique, tandis que quelques voyageurs organisèrent une partie de baccarat. Parmi ceux-ci était mylord Statterston ; le jeune Dupertuis regardait avidement les joueurs.

J'étais accoudé près de la fenêtre, lorsque le père Briodet vint me rejoindre ; la conversation roula bientôt sur le duel du matin.

— Vous voyez que tout s'est heureusement passé, me dit-il ; nous n'aurons ni prison, ni amende.

— J'en suis heureux doublement, cher monsieur ; cependant cela a failli mal tourner.

— Comment cela? dit avec étonnement M. Briodet.

— Mais j'ai entendu M. Dupertuis, votre client, affirmer que la balle de son adversaire lui avait effleuré la tempe.

— Pas possible? M. Dupertuis a dit cela?

— En effet, et j'ajouterai qu'il a dit qu'une mèche de ses cheveux avait été enlevée.

— C'est un blagueur ! s'écria impétueusement le gros négociant.

— Mais cela n'a rien d'impossible.

— Moi je vous dis que cela n'est pas !

— Et la preuve que vous avez raison?

— Parbleu!.. les pistolets n'avaient pas de balles!..

— Hein? vous dites?... et je pris M. Briodet par le bras, tout en contenant mon sourire, car si j'avais donné les pistolets à charger au négociant, c'est que j'avais eu mon idée en l'effrayant la veille, en parlant de prison et d'amende.

— Mon Dieu, balbutia M. Briodet, j'ai eu tort de vous dire cela... Pardon... Cela m'a échappé. Eh bien! oui, voulant éviter toute suite fâcheuse à cette querelle futile,

j'ai eu soin d'escamoter les balles et ne charger les pistolets qu'avec de la poudre. Vous entendant affirmer que Dupertuis avait failli être tué, mon premier mouvement a été de le démentir et de rétablir la véracité des faits.

Je lâchai le bras de M. Briodet.

— Vous avez commis là un crime de lèse-honneur. Je ne sais trop ce qu'il en va résulter, mais vous comprenez que cela ne peut se terminer ainsi.

— Mais j'espère bien, monsieur, que vous allez me garder le secret. Dans l'intérêt même de votre ami...

— Dans l'intérêt même de mon ami, je vais l'avertir, et certainement il ne laissera pas pareille plaisanterie impunie. Au surplus, s'il en prenait son parti, je ne laisserai pas, moi, cette injure qui m'a été faite en qualité de témoin, sans réparation. Et c'est à vous, monsieur, que je demanderai cette réparation par les armes.

Le négociant à moitié suffoqué par l'émotion, roulait de gros yeux effarés. A ce moment sa femme vint l'appeler, je le saluai et le quittai pour aller jeter un coup

d'œil à Bouillardin et voir ce qui se passait.

Bouillardin s'était d'abord mis à table et avait taillé un bac avec acharnement. La chance lui avait été favorable, et les billets de banque quittèrent le portefeuille de lord Statterson pour celui de mon ami qui, honteux de cette chance continue, finit par passer la main.

Dupertuis, debout près de l'Anglais, avait jeté, plus d'une fois, sur les cartes des regards d'envie. Lorsque Bouillardin quitta le jeu, il n'y tint plus, il s'assit à sa place et reprit la main. La chance sembla d'abord lui être favorable. Il passa cinq fois de suite, puis il perdit, il y eut encore des alternatives de haut et de bas, mais finalement il se trouva bientôt être à sec. Il allait quitter le jeu lorsque l'Anglais lui dit :

— Je vous jouai le argent que vos avez gagné et laissé à Saxons.

Dupertuis hésita, puis accepta. La partie s'engagea. Ce fut à ce moment que M. Briodet me quittait, appelé par sa femme, qui, surprise et effrayée des pertes d'argent de son neveu, venait avertir le négociant.

Celui-ci surveilla un instant son futur

gendre sans rien dire, mais bientôt il éclata :

— Je vous avais dit, monsieur, que je ne voulais pas de joueurs dans ma famille. Or, vous avez joué à Saxons où je vous avais surpris ; vous aviez nié. Aujourd'hui j'acquiers deux convictions : la première que vous m'avez trompé à Saxons, car je viens de tout apprendre ; cette somme refusée était bien à vous... La seconde conviction, c'est que malgré tout, vous n'êtes qu'un joueur fieffé, vous ne vous corrigerez jamais.

— Mon oncle, balbutia Dupertuis, je vous jure que...

— C'est bien, c'est bien. Vous m'avez donné la mesure de votre valeur : querelleur, fanfaron, vantard, menteur et joueur !... Vous avez trop de vices, monsieur. Jamais vous ne serez mon gendre

Et, sans attendre de réponse, le brave Lyonnais, superbe d'indignation, sortit du salon, entraînant sa femme et sa fille. Une heure après, une diligence les emportait au triple galop de ses chevaux.

— Un instant, dis-je à Bouillardin, voici le moment psychologique. Ne les perdons

pas de vue. Il faut les rattraper par tous les moyens possibles. Cette fois je crois ton affaire en bon chemin.

— Comment cela ?

— Ne t'inquiètes pas. Je crois avoir trouvé le joint.

Et, sans plus tarder, nous faisons atteler une voiture, et nous nous mettons à la piste de M. Briodet et sa famille.

Tout en suivant la route de Lucerne — nous savions par le maître de poste que c'était l'endroit où se rendaient nos gens, — Bouillardin me pressait de questions :

— Comment vas-tu faire ?

— Laisse-moi tranquille, tu ne sauras rien. J'ai mon plan, et quoiqu'il ne soit point déposé chez un notaire, comme celui du célèbre général Trochu, je le crois infaillible. Tu épouseras l'ange de tes rêves, et tu me devras ton bonheur, voilà ce que je puis t'affirmer...

— Oh ! mon ami ! si tu disais vrai..... le restant de mes jours ne suffirait pas...

— A me maudire... car une fois marié, qui sait ?... tu me rendras peut-être responsable des déboires conjugaux.

— Peux-tu croire ?...

— Je ne crois rien. Mais je sais que l'on part plein d'enthousiasme, joyeux et fort, pour ce beau pays inconnu : le mariage, et quelques mois après être arrivé au port, on se prend à murmurer, à soupirer, à regretter la liberté d'autrefois....

— Comme tu en parles avec amertume?... On dirait, ma parole, que tu y as passé?...

— Non point, Dieu merci. Mais je ressemble au guillotiné par persuasion de Chavette : j'ai de la méfiance !

— Ah ! les voilà tous les déblatéreurs du mariage. Il voient tout en noir, parce qu'ils sont heureux célibataires, gros bourdons voltigeant à droite et à gauche, butinant sur les fleurs d'autrui ; dès qu'ils voient un camarade s'enrôler dans la grande confrérie, ils cherchent à le décourager.

— Moi !... te décourager?... Ah ! certes non. Mais j'avais un grand'père qui avait l'amour des dictons et qui disait entr'autres : Maries-toi, tu feras bien. Ne te maries pas, tu feras mieux.

— Alors, tu veux faire *mieux*.

— Hélas! qui sait? tel, aujourd'hui, revêche à l'idée conjugale, est converti le

lendemain par deux beaux yeux qui l'ont subjugué. Tel est ton cas. Moi, je mourrai probablement dans la peau d'un vieux garçon, et cependant, quelquefois, je rêve aussi la vie à deux, douce, calme, tranquille. Je vois courir, autour de mon fauteuil, des bambins blonds et roses, les cheveux bouclés, le petit museau barbouillé de confitures, se roulant à mes pieds et m'appelant *papa*.

— Ah! tu vois bien... tu y viendras aussi....

— *Chi lo sà?*... Je suis d'un caractère fantasque et la femme qui m'aura n'aura pas toutes ses aises, comme dit la chanson.

Et tout en devisant ainsi, parlant mariage, Bouillardin cherchant à me convertir à cette idée, avec toute l'ardeur d'un néophyte, nous arrivâmes à Lucerne. Le postillon qui nous avait conduit fut chargé, par moi, de savoir où son camarade avait mené M. Briodet et nous montâmes dans nos chambres à *l'hôtel du Cygne*.

Une heure après nous savions que le négociant lyonnais et sa famille étaient

descendu à *l'hôtel Beau-Rivage*, tout près du lac. Nous nous couchions, remettant au lendemain l'ouverture des hostilités.

Lucerne, chef-lieu du canton du même nom, est une charmante petite ville, assise sur la Reuss, rivière d'émeraude sortant du lac des Quatre-Cantons et divisant la ville en deux parties. Comme ville, Lucerne n'a rien de remarquable, mais comme panorama c'est une des merveilles de la Suisse, dont elle est en quelque sorte un résumé.

Le *Rigi*, le *Saint-Gothard* et le *Pilate* dressent leurs formes géantes, semblables à d'immenses colonnes de granit supportant un voile d'azur, puis, à l'autre côté de ce lac si mignon, si pittoresque qu'il semble être la baignoire d'oiseaux-mouche, on trouve Altorf et la chapelle de Guillaume-Tell, et la prairie du Grütli, le petit champ de terre où les trois Suisses, les trois libérateurs, jurèrent la mort du tyran et la délivrance de leur patrie écrasée sous le joug autrichien.

On aime à se reposer dans cette ville charmante, bercée en quelque sorte par les souvenirs historiques dont les décors

merveilleux sont là sous vos yeux ; on peut, avec un peu d'imagination, voir la barque de Guillaume-Tell aborder le rocher, et le héros repousser du pied le bateau contenant le farouche Gessler, puis, ce dernier mourant quelques instants après, le cœur percé d'une flèche, dans le chemin creux de l'île où il avait fini par aborder.

Plein de ces idées, le lendemain matin, de bonne heure, je voulus conduire Bouillardin, à quelques minutes de la ville, voir le fameux lion de Thorswalden, œuvre magnifique et juste tribut payé à la valeur des soldats Suisses, morts en défendant la vieille monarchie française, s'écroulant le 10 août 1792.

Un sentier ombragé conduit au monument, qui consiste en un lion taillé dans le roc même. Ce lion a neuf mètres de long sur six mètres de haut ; il est étendu mourant, la patte droite de devant appuyée sur un bouclier fleurdelysé, bouclier qu'il a défendu jusqu'à son dernier soupir. Un tronçon de lance est planté dans son flanc. Au pied de la grotte se trouve un bassin plein d'eau, entre ce

bassin et la grotte, l'inscription *Helvetiorum fidei ac virtuti*, et dans la chapelle à côté se trouve, conservé sous verre, encadré de noir, la pièce authentique du roi Louis XVI commandant aux Suisses de déposer leurs armes.

Bouillardin avait longuement contemplé ce monument, et nous revenions sur nos pas, lorsque tout à coup, nous aperçûmes la famille Briodet qui venait probablement faire la même visite.

— Attention, dis-je à mon ami. Voici le moment. Laisse-moi agir, ne te mèle de rien. Cause avec les dames et ne t'inquiète point de moi en aucune façon.

Et je m'avançais hardiment et d'un pas assuré au-devant de M. Briodet, aussi surpris que peu charmé de cette rencontre imprévue.

— Vous ne vous attendiez pas à nous voir si tôt, n'est-ce pas, monsieur ? lui dis-je, après avoir salué profondément les dames.

— En effet, on dirait presque une poursuite, répliqua-t-il avec un sourire contraint.

— Mais c'en est aussi une, monsieur Briodet.

— Comment cela?

— J'allais aller à votre hôtel, à Beau-Rivage, vous demander un entretien. J'ai à vous parler de choses graves et sérieuses. Tenez, voici un endroit charmant, un banc sous ces beaux ombrages attend ces dames, qui voudront bien me permettre de vous accaparer cinq minutes. Mon ami Bouillardin leur tiendra compagnie pendant ce temps. Oh! ce ne sera pas long.

Il fut fait comme je le proposai. Les deux dames étonnées, allèrent s'asseoir en compagnie de mon ami, qui, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, pouvait enfin causer un peu librement avec la fiancée de son cœur.

M. Briodet, de mauvaise humeur, pressentant un peu le sujet de notre conversation, se montrait nerveux, inquiet, agité.

— Eh bien! monsieur, me dit-il brusquement, après avoir fait quelques pas, que me voulez-vous? Que signifie tout cela.

— Mon Dieu, monsieur Briodet, je suis

désolé de venir jeter dans les roues de votre existence calme et paisible, un bâton noueux et embêtant. Mais vous conviendrez que ce n'est pas tout à fait de ma faute. Vous vous êtes conduit d'une façon plus que légère, dans une circonstance grave, où, il s'agissait de la vie d'un homme. L'offensé direct — ou plutôt les offensés, car nous sommes deux, — sont les témoins. Vous vous êtes joué de nous d'une façon indigne, et je viens vous en demander raison.

— Mais, monsieur, vous n'y songez pas ! Cette affaire n'est point sérieuse, et...

— Point sérieuse ?.. mais vous plaisantez agréablement ! Point sérieuse ?.. En ce moment, tandis que je courrais après vous sur la route de Lucerne, le second témoin, M. Gautier vous cherche sur celle de Neuchâtel...

— Pourquoi faire ?..

— Pour vous provoquer également. Si je n'ai pas l'honneur de vous tuer, il se battra avec vous, après moi.

— Mais c'est un guet-apens !...

— Aucunement. C'est la juste réparation d'une grave offense. Et si la male-

chance veut que vous soyez encore vainqueur dans cette seconde rencontre, Bouillardin, averti, prendra sa place...

— Décidement je crois que vous vous moquez de moi. Et je vais tout simplement vous faire arrêter, s'écria le pauvre bourgeois tout effaré.

— Vous n'en ferez rien, car à peine relâché, je recommencerai la poursuite. Et de plus, j'avertirais lord Statterson, qui ne sait encore rien. Vous savez comme les Anglais sont chatouilleux sur la question du point d'honneur.

— Vous ne le ferez pas?..

— Je le ferai. Ah ! vous croyez qu'il s'agit tout simplement dans une affaire d'honneur, d'escamoter les balles au moment de charger les pistolets, et cela pour sauver la vie d'un futur gendre. Puis, ensuite, vous vous gausseriez de l'adversaire et des témoins ? Que nenni ! cela ne se passera pas comme cela.

— Mais sacrebleu ! si je ne veux pas me battre, enfin ? Vous ne pourrez m'y forcer ?

— Pourquoi pas ? D'abord, je m'attache à vos pas, je vous suis partout ; chaque

fois que je vous rencontrerai, je vous rappellerai votre infamie. De plus je l'écrirai aux journaux. Tout Lyon, que dis-je ? toute la France, toute l'Europe sauront et votre injure et votre couardise.

— Mais vous avez donc juré ma mort ? Que vous ai-je fait ? Voyons, n'y a-t-il pas moyen d'arranger cela.

— Aucunement.

— Vous ne voyez aucun moyen ?

— Dame!..... non!..... Songez qu'il s'agit d'une question d'honneur que vous demandez à étouffer... cependant...

— Cependant!... ah !... vous voyez, il y a quelque chance... Cependant !.. voyons votre cependant?...

Et M. Briodet était haletant.

— Ce serait d'accorder la main de votre fille à mon ami Bouillardin.

— Jamais !.. jamais!..

-- Alors nous nous battrons, repris-je froidement.

— Quel diable d'homme vous êtes!.. parlons plus tranquillement.. Voyez ce n'est pas possible.

— Et pourquoi ?

— Parce que je l'ai refusée formellement à Bouillardin et promise à mon neveu.

— Mais puisque vous l'avez renvoyé le neveu.

— C'est vrai... Figurez-vous que le gredin, qui m'avait déjà coûté une vingtaine de mille francs, — car j'avais payé ses dettes de jeunesse — m'avait juré de ne plus jouer. A Saxons, je l'avais pincé à la table de jeu, mais il me jura ses grands dieux que ce n'était pas lui le joueur, que le gain ne lui appartenait pas. Et en effet, il l'abandonna, pour mieux me tromper. J'appris tout par l'Anglaise qui le suivait avec son mari. Elle se figurait qu'il avait une martingale infaillible. Elle me conta cela pendant que le gredin jouait avec son mari. Ah! le gueux!.. le pendard!..

— Vous voyez bien qu'il ne peut épouser votre fille. Donnez-la à Bouillardin, celui-là la rendra heureuse. Il vous chérira comme un père. Et puis, en faveur de cette amitié que j'ai pour lui, je renonce à vous pourfendre. Je vous laisse tranquille, ainsi que Gautier.

— Et l'Anglais ne saura rien ?

— Rien, je vous le jure. Et puis, voyez plutôt, lui dis-je en montrant sa fille qui causait joyeusement avec Bouillardin, sous l'égide de sa mère. Voyez quels heureux vous ferez.

— Allons, soupira-t-il, puisqu'il le faut, et qu'elle l'aime, eh bien, qu'elle l'épouse !

Et nous rejoignîmes le groupe assis sur le banc de la promenade, ne se doutant guère de la bonne nouvelle que nous lui apportions.

— Bonjour, mon gendre, dit M. Briodet, tendant sa main à Bouillardin.

Celui-ci jeta un cri, se précipita au cou du bonhomme, pleurant, riant à la fois. Puis se tournant vers moi :

— C'est à toi que je dois mon bonheur, je ne l'oublierai jamais.

— Non pas. C'est à M. Briodet que tes remerciments doivent s'adresser. Il est le seul qui les mérite...

— Comment ?..

— Il te racontera cela un jour, il te dira le récit des balles escamotées. Tu en feras une charmante nouvelle dans un journal.

— Ah ? et quand cela, beau-père, me conterez-vous cette mystérieuse histoire, à laquelle je dois le bonhcur d'être uni à mon adorée Céline?

— Le jour où je serai grand-père.



QUATRE JOURS DE PRISON

SOUS LA COMMUNE

A

Monsieur I. ROUSSET

Directeur du *National*

QUATRE JOURS

DE PRISON

SOUS LA COMMUNE

PRÉFACE

—

Oh ! les sinistres jours où, de Paris maîtresse,
La Commune y sema le deuil et la tristesse !
Ils laissent une sombre empreinte au fond des cœurs !
Aux lois des proconsuls en proie abandonnée,
Notre grande cité gémissait consternée ;
Les Ostrogoths étaient vainqueurs !

Dans ce beau monument dentelé jusqu'aux faîtes,
Qui vit tant de grandeurs, d'émeutes et de fêtes,
Ils avaient installé leur pouvoir avorton.
Aux étranges propos qu'on tenaient dans leur salle,
On aurait pris l'Hôtel pour une succursale
De l'asile de Charenton.

« Allons! s'écriaient-ils, régénérons la terre!
Imposons aux bourgeois le joug du prolétaire ;
Renversons le bon Dieu de son vieux piédestal!
Qu'importent industrie, épargne, intelligence ?
Pour quiconque amassa n'ayons point d'indulgence ;
Décapitons le capital! »

Malheur à qui raillait leurs desseins! L'homme sage
Dont la main eût voulu leur barrer le passage
Eût été mis au ban du parti fédéré ;
Car leurs rugissements, pareils à ceux des bêtes ;
Disaient : « Il faut couper au moins cent mille têtes!
Marat n'était qu'un modéré! »

Et le Paris des arts, des sciences humaines,
Laissa libre carrière à ces énergumènes,
Qui, pour mieux accomplir leurs projets niveleurs,
Faisant de l'incendie une effroyable étude,
Dressaient à la manœuvre avec sollicitude
Des régiments de pétroleurs.

Morne, silencieux, entouré de ténèbres,
Il eut pendant trois mois des allures funèbres ;
Dans ses cercles brillants le vide s'opéra.
Du théâtre bien loin filèrent les étoiles ;
Et l'araignée ourdit le réseau de ses toiles
Dans les loges de l'Opéra.

Eh bien! quand de Paris assiégé par la France,
Mainte péripétie aggravait la souffrance,
Quand les femmes pleuraient, quand le canon grondait,
Des hommes bien trempés, qu'il faut qu'on glorifie,
Gardaient leur bonne humeur et leur philosophie :
Un de ceux-là fut Richardet.

Pour affaire imprévue à la Police il entre ;
Osant imprudemment franchir le seuil de l'antre,
Il s'avance, se nomme ; alors le délégué
S'écrie : « Heureuse chance ! encore un journaliste !
Des « bons à fusiller » qu'il grossisse la liste ! »
Richardet dit : « Ce n'est pas gai ! »

D'autant plus que, penché sur une ballerine,
Pour lui parler amour et nitro-glycérine,
D'un ton qu'en Algérie eût envié le dey,
Raoul Rigault ajoute : « Empoignez cet otage !
Dans le plus bref délai nous voulons qu'il partage
Quelques balles avec Chaudey. »

Or, comment Richardet, sans se laisser abattre,
Passa quatre grands jours au *cent quarante-quatre*,
Comment enfin pour lui s'élargit l'horizon,
Voilà ce qu'avec verve il relate en son livre,
Et vous aurez, amis, un vrai plaisir à suivre
L'aimable auteur, même en prison.

All is well which ends well, a dit le grand Shakespeare.
Heureux Gustave ! à l'aise, au soleil il respire,
Il peut faire jabot, narguer les mécontents ;
Et, — tant ils sont charmés ! — ses lecteurs qu'il enjôle,
Ont presque le regret que dans la triste geôle
Il soit resté si peu de temps !

Émile de la Bédollière.



I

Jeudi, 6 avril 1871.

Les sinistres polichinelles qui se prélassent dans les fauteuils de l'ex-préfecture de police ont imaginé, sous prétexte de parodier les hommes de la grande Révolution, de conjuguer le verbe :

Je t'arrête,
Tu m'arrêtes,
Il t'arrête !

Et ils passent, en effet, une partie de leur temps à s'arrêter les uns les autres.

Il y a quelques jours, la commission de sûreté générale incarcérait les illustres citoyens Assi, Lullier, Bergeret, etc., sans égards aucuns. Ils n'étaient ni hommes

ni femmes : tous membres du Comité central.

Les arrestations continuèrent ; on arrêta l'archevêque de Paris, les prêtres, les professeurs, puis le menu fretin : les journalistes.

Il n'y a qu'une chose que la commission de sûreté générale oublia de faire : arrêter les habitants des carrières d'Amérique.

Jeudi 6 avril, j'allais à la Préfecture de police, en toute innocence, réclamer un laisser-passer, afin de me faciliter les courses nécessitées pour le service du journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir, le *National*, sans songer que ce journal était réputé réactionnaire par les citoyens de l'ex-préfecture, et que j'allais bénévolement me jeter dans la gueule du loup.

Bien mal m'en prit, comme vous l'allez voir.

Ayant fait passer ma carte au citoyen Rigault, j'entrai dans une grande pièce où se trouvaient plusieurs jeunes gens.

Ne sachant auquel m'adresser — faute d'avoir l'honneur de connaître aucun de ces messieurs — je m'approchai de celui qui portait le plus de galons ; il était en

train de causer avec une charmante dame vêtue de noir.

— Monsieur Raoul Rigault, s'il vous plaît ? demandai-je.

— C'est moi. Est-ce vous qui êtes le citoyen Richardet, rédacteur du *National*?

— Oui, monsieur.

— C'est bien ; on va s'occuper de vous. Asseyez-vous.

Et le monsieur couvert de tant de galons, qui, je venais de l'apprendre, était le citoyen Raoul Rigault, continua, tout en rajustant son pince-nez et se caressant la barbe, à causer avec la jolie dame.

Je m'assis et examinai attentivement notre nouveau directeur de l'ex-préfecture de police.

C'est un tout jeune homme — vingt-quatre ans au plus — de taille moyenne, les yeux à demi fermés, le nez n'ayant rien d'aquilin et la barbe châtaine peu rébarbative.

Et c'est ce jeune galonné qui paraît vouloir jouer au Marat !

C'est lui qui, il y a un an à peine, écrivait, dans une feuille de chou quelconque,

qu'il ferait couper trois cent mille têtes s'il était jamais au pouvoir!

Dans la même pièce se promenaient deux ou trois autres galonnés, portant de grandes bottes, avec des éperons formidables; les uns s'assuraient que leur sabre jouait bien dans le fourreau, les autres armaient des pistolets et fourraient des cartouches dans leurs poches.

Ils parlaient d'aller à Levallois-Perret *en voiture*.

Pourquoi alors porter de si grands éperons?

J'en étais à me poser cette question, lorsque, tout sautillant, un nouveau personnage, très-petit, très-pâle et très-barbu, fit son entrée.

En le voyant, le citoyen Rigault daigna interrompre sa conversation, et, me montrant du doigt au nouveau venu, dit :

— Ferré, voilà un rédacteur du *National*.

Cette manière de me présenter me parut assez... bizarre, car je ne connaissais pas assez le citoyen Rigault pour lui permettre de ces licences, d'autant plus que

nous n'avions jamais gardé la Commune ensemble.

Le petit monsieur s'approcha de moi.

— Vous vous appelez ?

-- Richardet.

— Vous êtes rédacteur du *National* ?

— Oui, monsieur.

Sur cette réponse, il se retourne vers un garçon de bureau :

— Faites entrer deux hommes armés.

Puis s'adressant de nouveau à moi :

— Vous désirez ?

— Un laissez-passer.

Il s'assit à une table, écrivit rapidement deux lignes sur une feuille de papier timbré du sceau de la Préfecture, et me désignant d'un geste théâtral aux soldats-citoyens qui venaient d'entrer, il dit :

— Gardes, emparez-vous de cet homme et conduisez-le au Dépot.

Sans autre préambule, me voilà conduit au Dépôt, où un monsieur me reçoit au guichet, me demande mon nom, ma profession, et, donne aux gardes nationaux un reçu de la livraison, puis m'envoie dans un petit endroit où l'on me fouille très-proprement, m'enlevant couteau, ciseaux

et tous autres instruments tranchants, perçants ou contondants que je puis avoir sur moi.

On me met ensuite sous le bras la moitié d'un pain noir, puis l'on me conduit au greffe.

— De quel crime êtes-vous accusé ?

— Vous pourriez peut-être me le dire ; moi, je n'en sais rien.

— Ah ! vous êtes encore un prisonnier politique. Il en pleut, décidément.

— Vous en avez donc beaucoup ?

— Parbleu ! je crois bien, on ne sait plus où les mettre. Nous avons eu hier Mgr Darboy, et aujourd'hui on nous a amené plus de cent cinquante curés.

— Allons, je vois que je ne serai pas en trop mauvaise compagnie.

— Qui donc vous a fait arrêter, monsieur ?

— Le citoyen Ferré.

— Ah !... un terrible, celui-là. Il ferait arrêter jusqu'à son père.

— C'est peu flatteur pour lui. Pourrai-je écrire à ma famille, à mes amis, pour les prévenir de mon arrestation, afin que l'on

fasse immédiatement des démarches pour me faire relâcher?

— Non, monsieur, cela est impossible. J'ai ordre de vous tenir au secret le plus rigoureux.

— Sacrebleu ! c'est bien gênant. Comment, je ne puis envoyer chez moi demander un peu de linge et d'argent?

— Vous vous arrangerez avec le commissionnaire.

Puis le greffier m'inscrit sur le grand registre d'écrou, me fait passer sous la toise, remarque qu'il a rarement vu de prisonniers aussi longs que moi ($1^{m}85$), et, me donnant un morceau de tôle grand comme la main, sur lequel est peint en blanc le chiffre 144, m'envoie dans la cellule portant ce numéro.

Tout ceci s'était passé dans l'espace d'une demi-heure, et je n'étais pas revenu de ma surprise, de l'espèce d'étourdissement où me jetait cette aventure, que je me trouvais bien et dûment verrouillé dans ma prison.

C'est une petite chambre, haute et large de deux mètres et demi, et longue de cinq mètres tout au plus.

A la fenêtre sont scellés huit gros barreaux de fer.

A la porte un petit guichet, percé d'un trou au milieu, ce qui lui donne un faux air d'œil de la Providence.

A droite, scellée au mur, se trouve une table, puis un escabeau de bois enchaîné à la muraille.

A gauche, un lit de fer également vissé au plancher.

Le lit est composé d'un peu de paille dans une grossière toile, d'un matelas de laine et de deux couvertures. Pour oreiller, un rouleau de je ne sais quoi. Quant aux draps, absence totale.

Près de la fenêtre, un poêle de fonte, sur lequel est un gobelet en fer.

A côté de la porte, le seau d'eau traditionnel et le...

Après avoir fait l'inspection de ma nouvelle habitation, je demande du papier et tout ce qu'il faut pour écrire, et j'envoie coup sur coup deux lettres à mon directeur, pour le prévenir de mon arrestation, le priant d'avertir ma mère à laquelle on m'avait refusé l'autorisation d'écrire.

On m'apporte à manger une sorte d'eau

de vaisselle qui, avec la prétention d'être de la soupe au riz, a un fumet de chandelle caractérisé.

Je n'y touche pas, et me fais apporter de la cantine une affreuse petite côtelette noire et dure comme l'âme de M. Veuillot, — si tant est qu'il en ait une, — côtelette que l'on me fait payer très-cher, chose peu surprenante ; je la mange avec mon pain noir et beaucoup d'appétit, arrosant le tout d'un petit vin bleu assez raide.

La nuit venant, trouvant le lit d'une propreté douteuse, et ayant surtout grande frayeur de certains animalcules que l'on m'a toujours affirmé fréquenter de préférence ces lieux où je me trouvais bien malgré moi, je me décide à passer la nuit sur mon escabeau.

Mais au bout de deux ou trois heures écoulées dans une position insoutenable, le froid et la lassitude aidant, je me résigne à me jeter, enveloppé dans mon par-dessus, sur l'espèce de lit qui m'est échu.

Ah! la funeste idée que j'eus là !

A peine installé, un fourmillement étrange se produit sur mes jambes, puis

sur le reste du corps, fourmillement suivi de morsures cuisantes.

Je n'y tiens plus; je me lève, et trouvant dans mes poches quelques allumettes, je me mets à la recherche de mes ennemis.

Horreur ! J'aperçois sautant, rampant, grouillant, des cohortes de ces puces noires et allongées que nos soldats ont, dit-on, rapportées du Mexique. Il paraît, du reste, que c'est, avec les obligations mexicaines, la seule chose que nous ait valu cette expédition lointaine.

Je me promène le restant de la nuit, maudissant de bon cœur les citoyens Rigault, Ferré, et surtout l'expédition du Mexique.

II

Vendredi, 7 avril 1871.

On ne peut passer sa journée et sa nuit à se promener. Aussi le matin, vers six heures, malgré une cuisante perspective, je me hasarde à me jeter sur le lit.

Chose bizarre ! est-ce l'effet de la lumière, ou ces petites bêtes ne me trouvent-elles plus de leur goût ? elles me laissent tranquille, et je peux dormir deux ou trois heures.

En m'éveillant, je trouve sur la tablette, derrière le guichet, un pain et une gamelle contenant un liquide quelconque, sans nom, mais non sans odeur.

J'attends patiemment, sans y toucher,

que le cantinier vienne à passer, et, comme la veille, il me donne mon déjeûner, toujours sans couteau, sans cuiller et sans fourchette.

La première fois j'avais cru à un oubli et je ne m'en étais pas trop préoccupé, mais cette fois je réclamai avec énergie.

Le cantinier voulut bien prendre la peine de m'expliquer que l'on ne donnait ni fourchette ni couteau aux prisonniers, de peur d'accident.

Rien ne me répugne autant que de manger avec les doigts.

Ce n'est pas que cela soit précisément sale, mais, n'en déplaise aux Asiatiques, cela manque de charme, et c'est gênant.

Toutefois, à force de supplications, le cantinier voulut bien condescendre à me vendre, moyennant deux sous, un superbe eustache que je garde sous cloche comme un souvenir précieux.

Ma nourriture une fois prise, et ayant écrit lettres sur lettres au juge d'instruction, je fis l'inspection des murs de ma cellule, afin de tuer le temps, qui commençait à me sembler terriblement long.

Il y avait beaucoup d'inscriptious sur ces murailles.

Il y en avait de toutes sortes, d'égrillardes, de gaies, de tristes, d'humoristiques, d'obscènes, de bonnes, de mauvaises et de pires. A dire le vrai, ce qui valait le mieux ne composait pas la majorité dans cette cellule, tout comme dans certaines Assemblées que chacun pourrait désigner.

Des prisonniers allemands avait dû séjourner entre ces quatre murs, car je remarquai plusieurs inscriptions dans la langue de Gœthe, pouvant toutes, ou presque toutes, se résumer ainsi :

La Prusse est la première nation du monde.

Paris caput !

Je copie sur mon calepin quelques-unes des réflexions qui me paraissent originales.

Si la rime de celle qui suit n'est pas millionnaire et la versification très-orthodoxe, on pardonnera facilement à l'auteur,

car c'est la plainte d'un pauvre diable arrêté comme Prussien :

Français comme vous tous, enfant de la Bour-
[gogne,]
De nos vils assassins l'ennemi le plus juré,
Malgré mon sang, mon nom, ma rubiconde trogne,
Je fus, comme Prussien, dans ce cachot coffré.

BÉJUS CHARLES

Je remarque, d'après la plupart des inscriptions, que tout le monde prétend être innocent. Il n y a guère qu'un ou deux individus qui se reconnaissent coupables et repentants, et encore avec une orthographe tellement fantaisiste, que leur repentir me paraît sujet à forte caution.

Au-dessous l'une de l'autre, se trouvent ces deux exclamations :

Que la nuit est longue au coupable qui songe à son crime!

Oh! que la nuit est longue à l'innocent qui souffre!

Je me suis imaginé de suite que ce n'était ni l'innocence ni le remords qui avaient dû faire paraître si longue la nuit à mes prédécesseurs, mais bien plutôt les puces mexicaines.

Un axiome, qui n'est pas de nature à plaire à tous les négociants, se trouvait au-dessus de la table :

Le vol est la plus grande branche du commerce.

Il y a un peu de vrai là-dedans.

Plus loin un aphorisme que tout bon citoyen devrait bien se graver dans le cervelet :

La boisson a toujours été nuisible à l'homme.

Signé : SEIGNEURET.

Le citoyen Seigneuret a dû passer ici quelques heures à cuver son vin, et, en se réveillant, il n'aura trouvé rien de mieux à faire que de s'en plaindre aux murailles innocentes, mais probablement sans mettre en pratique cette vérité si noblement exprimée, et qu'il aura oubliée en sortant de là.

Mon inspection me prit une partie de la journée ; à trois heures, on me conduisit à la promenade dans une fosse entourée de hauts murs, fosse longue de vingt pas et large de cinq, et qui s'appelle prétentieusement *la cour*.

En me trouvant seul là-dedans, je compris pourquoi l'ours Martin se dodeline continuellement dans sa fosse, à la grande joie des militaires et des bonnes d'enfants, et, invinciblement, je me comparais à cet intéressant animal.

Au bout d'une heure de promenade, les prisonniers rentrent, on leur apporte à manger, et, ce soir-là, on alluma un bec de gaz dans ma cellule.

Un gardien complaisant me prêta le vingt-et-unième volume du *Magasin pittoresque*, et je passai une soirée assez convenable.

Vous voyez qu'il faut peu de chose pour me contenter.

A neuf heures, on éteignit le bec de gaz et je me livrai tout vif en pâture aux insectes.

III

Samedi, 8 avril 1871.

La troisième journée est aussi monotone que la seconde.

J'écris de nouveau au juge d'instruction, demandant un interrogatoire.

Un peu avant midi, un petit monsieur, fortement grêlé de la petite vérole, à barbe rousse, entre brusquement dans ma cellule et me demande si j'ai besoin de quelque chose ou une réclamation à adresser.

— Des réclamations !... mais je ne fais que cela. Je désire sortir d'ici au plus tôt. Toutefois, si je dois encore rester quelques jours, je vous prierai de me faire donner une paire de draps.

— Des draps?... et pourquoi faire? vous ne serez plus longtemps ici! Vous êtes un otage. Ces canailles de Versaillais fusillent nos prisonniers, nous allons le leur rendre. On va tirer au sort d'ici à un jour ou deux, et vous aurez peut-être la chance d'en être. Vous n'avez donc pas besoin de draps.

— Vous êtes bien bon, et la façon aimable avec laquelle vous m'apprenez mon sort probable me comble de joie. Cependant, si c'était un effet de votre bonté, faites-moi donner une paire de draps. Je paierai ce qu'il faudra.

— Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire du brigadier.

Et le monsieur fortement grêlé et à barbe rousse s'en va.

Un peu plus tard, le brigadier faisant sa tournée, je lui réclame une paire de draps qu'il m'apporte moyennant huit sous.

C'est le tarif de la maison.

Sur le soir, en revenant de la promenade, un collègue en détention me passe furtivement un numéro de la *Gazette de France*. Rentré dans ma cellule, je me précipite sur la prose de l'innocente feuille,

et j'apprends avec une stupeur mêlée d'effroi, que je suis arrêté, au dire de la *Gazette*, comme écrivain RÉACTIONNAIRE !

Réactionnaire! Vrai! le mot est joli, et j'en ai ri comme une petite folle pendant deux heures.

Depuis tantôt dix ans que j'ai l'honneur d'appartenir au journalisme, j'ai toujours combattu pour la cause de la démocratie.

Le ministère Forcade et le ministère Ollivier se sont fait un devoir de me condamner à plusieurs reprises, et de supprimer les quelques journaux que j'ai fondés à Paris, parce que, dans toutes ces feuilles, j'affirmais le principe démocratique de la souveraineté populaire, et j'écrivais que la République seule était notre espoir, notre avenir, notre salut.

Réactionnaire!... — le mot me faisait l'effet d'un paradoxe! — moi qui ne suis ni un républicain de la veille ni un républicain du lendemain, parce que je suis né républicain, ayant été élevé et ayant passé une partie de ma vie dans une république sage et honnête : la Suisse!

Moi?... réactionnaire!...

Il ne s'agit, après tout, que de s'entendre sur la valeur du mot.

— Oui, je suis *réactionnaire*, si ce mot veut dire républicain sincère, ami du progrès sans révolution sanglante, ami de l'ordre avec la liberté.

A ce compte-là, je veux bien être réactionnaire et j'accepte l'épithète avec orgueil.

J'eus pour parrains, dans la vie politique, deux hommes que messieurs de la sûreté générale appelleraient des réactionnaires aujourd'hui, et qui furent de sincères et honnêtes républicains : le colonel Charras et Ferdinand Flocon.

Tous deux je les ai connus en exil, tous deux, je les ai entendu parler plus d'une fois de leur idéal, du rêve de toute leur vie : La République française, mais jamais ils ne l'ont comprise comme les jeunes fous qui nous conduisent à l'abîme, où ils entraîneront la République avec eux, si on ne les arrête à temps.

IV

Dimanche 9 avri 1871.

Je ne sais pourquoi, en m'éveillant ce matin, jour de Pâques, un riant souvenir traverse mon esprit.

Il y a un an, nous étions en compagnie de quelques confrères, à Suresnes, mangeant une friture arrosée

Du petit vin de Suresnes,

comme dit la chanson.

A ce gai souvenir, une douce espérance s'infiltre dans mon âme, et je vais à la promenade le cœur joyeux.

Tout en tournant et retournant dans la

fosse qui me sert de promenoir, je songe à cette journée de Pâques de l'an dernier, passée à Suresnes si gaiement, et dont je célèbre tout seul et d'une triste façon, l'anniversaire.

Comme le temps s'enfuit vite, surtout en songeant au passé!... L'heure de rentrer est venue, et je ne m'en aperçois qu'au bruit du verrou qui m'ouvre la porte de la fosse.

Je rentre dans les couloirs et, au moment de monter l'escalier pour retourner dans ma cellule, je me trouve nez à nez avec un gros monsieur qui pousse un cri de surprise.

— Tiens! Richardet!... Qu'est-ce que tu fais ici?

— Et toi?

— Moi?... Je suis substitut de Protot.

— Alors, tu vas me faire relâcher?

— Pourquoi es-tu détenu?

— Je n'ai jamais pu le savoir.

— Viens avec moi auprès du juge d'Instruction.

Et mon ami Desesquelles, un des gais compagnons de la petite fête de Suresnes de l'an dernier, me donne le bras, et nous

nous en allons chez le juge d'instruction, qui, après m'avoir interrogé, me dit :

— Je vois qu'il y a encore eu une erreur. Je vais vous faire relâcher.

Au même instant arrive le sieur Ferré, celui qui m'avait fait arrêter. D'accord avec le juge d'instruction, il ordonne immédiatement ma mise en liberté, en me présentant ses excuses.

— Que voulez-vous, me dit le citoyen Ferré, au moment où vous arriviez, nous avions ordre d'arrêter les journalistes; vous êtes trouvé à point, comme la souris dans une souricière. J'en suis désolé pour vous, car j'ai appris que vous étiez un excellent républicain, qui aviez combattu sous l'empire pour la démocratie. Je regrette cette erreur, mais vous nous la pardonnerez, n'est-ce pas?

On dit généralement que la sauce fait passer le poisson; mais je crois que les excuses du citoyen Ferré n'effaceront pas le souvenir que je garde des quatre jours passés à la Préfecture.

On me rendit ce qui m'avait été confisqué, et, emportant soigneusement mon

eustache de deux sous, je me hâtais de quitter ce lieu peu habitable et trop habité.



Le premier usage que je fis de ma liberté fut de me plonger dans un bain sulfureux, dont j'avais le plus grand besoin.

A peine arrivé sur le boulevard, je rencontrai un ami, qui me félicitant sur ma mise en liberté, m'apprit que, malgré toutes les démarches tentées pour me faire sortir, on n'avait pu réussir, parce que j'avais été arrêté porteur d'une chemise à jabot!...

J'avais cru que la cause de mon arrestation était ma qualité de rédacteur du *National*, j'étais dans une erreur aussi profonde... que le puits de Grenelle.

La personne que je rencontrais a des amis haut placés à l'ex-préfecture de police, et elle m'affirma tant et si bien son dire, que je finis par être convaincu.

Parmi les quelques chemises que je

possède se trouve — je l'avoue à ma grande confusion — une chemise à jabot.

D'où provient-elle?

Je serais fort embarrassé de le dire.

Toujours est-il que par le fait du hasard ou de la blanchisseuse, ma chemise à jabot m'est tombée sous la main et je l'ai endossée, ne me doutant pas que je jouais peut-être ma tête à porter ce vêtement aussi indispensable que tuyauté.

A quoi tiennent les destinées ?... je vous le demande !

Cette révélation m'a fait sérieusement réfléchir, et jetant ma chemise à jabot aux orties, je me suis promis d'écrire, dès que j'en aurais le temps, un in-folio traitant : *De l'influence des chemises à jabot sur la vie d'un journaliste et de la perturbation qu'elles peuvent jeter dans la vie sociale et politique d'un peuple.*

Je ne désespère point d'obtenir, avec cet ouvrage, un prix à l'Académie de Quimper-Corentin ou ailleurs ; mais je ne suis pas encore assez pénétré de mon sujet pour commencer ce gigantesque travail, en étant seulement à me demander : comment il peut se faire que messieurs de

la sûreté générale trouvent si condamnable un républicain porteur d'une chemise à jabot, lorsqu'ils sont eux-mêmes chamarrés de galons au point de les faire prendre pour des suisses de bonne maison?

Ceci est une simple affaire d'appréciation, je le sais; mais, afin d'éviter à mes concitoyens les ennuis que j'ai subis, je leur conseille de laisser, pour quelques temps du moins, leurs jabots dans leurs tiroirs.

Je suis navré d'apprendre que c'est une cause aussi futile qui m'a fait passer quatre jours au Dépôt.

J'avais caressé un instant cette douce illusion que les innombrables articles écrits jadis par moi dans le *National*, pour défendre les accusés du procès de Blois (qui ne sont autres que ces messieurs de l'ex-préfecture), m'avaient assez fait remarquer d'eux pour qu'ils jugeassent utile de faire de moi un otage.

Mais, patatras! tout mon échafaudage de suppositions s'écroule devant la révélation que m'a faite mon ami, et mon amour-propre est justement humilié.

Quoi qu'il en soit, les membres du Co-

mité de sûreté générale ont trouvé convenable de me faire passer ma semaine sainte entre quatre murs humides et froids.

Je ne leur en veux pas trop pour cela.

Mes sentiments démocratiques sont toujours les mêmes, et la température du cachot n'a influé en rien sur mes opinions politiques.

J'en connais plusieurs actuellement au pouvoir qui n'en pourraient pas dire autant.

Paris, 10 avril 1871.



CHANSON DE NOCE

—

A MON AMI BOUILLARDIN

Qui l'aurait dit qu'un jour de mariage
Eut demandé tant de soins et d'apprêts ?
Et moi pourtant, sans entrer en ménage,
D'un habit neuf j'ai dû faire les frais.
Mais il fallait éveiller ma musette
Un peu dormeuse, aussi que d'embarras !
J'ai mon habit; voici ma chansonnette :
Vivez heureux, et ne m'oubliez pas.

Comme un oiseau qui s'envole et se pose
S'envole encore et se rit du chasseur,
Le bonheur fuit et son aile de rose
Déçoit longtemps par un éclat trompeur.
Mais écoutez, moi j'ai rêvé la veille
Qu'il s'endormait tranquille dans vos bras.
En son doux lit qu'aucun bruit ne l'éveille;
Vivez heureux, et ne m'oubliez pas.

A vos amours, voilés d'un doux mystère,
Qui vous cachait votre bel avenir,
Vont succéder gaieté que rien n'altère,
Soins caressants, espoir et souvenir.
Sous d'autres cieux, moi que le sort entraîne,
Vers vos foyers tournant un jour mes pas
J'arriverai d'une plage lointaine.
Vivez heureux et ne m'oubliez pas.

Or, devinez, dans ces heures d'ivresse
L'étrange vœu que je formais à part :
Quelques instants dépouillant ma jeunesse,
Pour vous bénir que ne suis-je un vieillard
En cheveux blancs et le regard tranquille,
Le front serein, je vous dirai tout bas ;
En étendant sur vous ma main débile :
Vivez heureux et ne m'oubliez pas.

G. RICHARDET.





TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie Bernard, 9, rue de la Fidélité



